

61. 10. 31

Proby

Q 6197

1'143'287

BPU Neuchâtel



1031025832

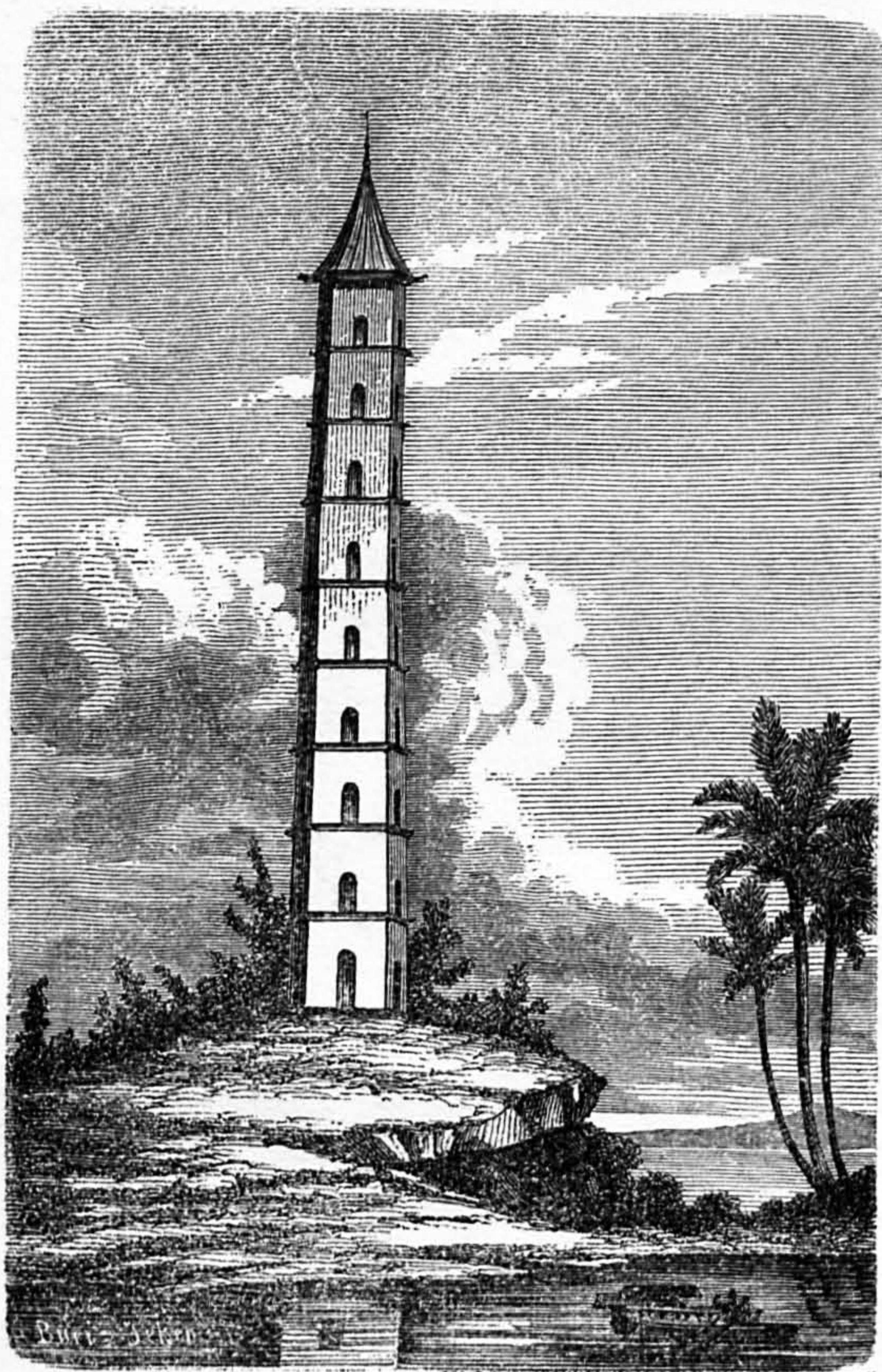
15061.

SOUVENIRS

DU SÉJOUR D'UN HORLOGER NEUCHATELOIS

EN CHINE.

IMPRIMERIE GEORGE GUILLAUME FILS.



La pagode de Whampoa.

SOUVENIRS
DU
SÉJOUR D'UN HORLOGER
NEUCHATELOIS
EN CHINE.

PAR Aug. JEANNERET-OEHL.

NEUCHATEL.

SE VEND CHEZ L'AUTEUR.

—
1866.



A consulter sur place

Q 6197

SOUVENIRS

DU SÉJOUR D'UN HORLOGER NEUCHATELOIS

EN CHINE.



I.

Projet de voyage.

Il y a bientôt trente ans que je causai une grande émotion aux habitants d'une maison au centre du village de Travers. Cette maison était celle de mon père; il habitait l'étage et ma grand-mère avec sa fille et sa petite-fille étaient au rez-de-chaussée. A cette époque mon père était souvent à Pontarlier; le jour dont je veux parler, il m'adressa une lettre à Fleurier, où je travaillais de l'horlogerie dans le comptoir de MM. Gorgerat et Lebet. Il m'avisa qu'une importante communication me serait faite ce jour même et qu'il me laissait parfaitement libre de l'accepter, ou de la refuser. A peine avais-je terminé cette intéressante lecture que je fus appelé chez MM. Bovet. C'était la proposition qu'ils me firent, et que j'acceptai immédiatement, qui causa un si grand émoi à mes

parents. En apprenant que je partirais dans quelques jours pour la Chine, ma bonne grand-maman, qui avait quatre-vingts ans, ne put retenir ses larmes et ses protestations ; peut-être serait-elle parvenue à me retenir si je ne m'étais engagé d'honneur à accomplir ma promesse, peut-être aussi, si j'avais été assuré que je ne la reverrais pas Je partis donc, et ce fut pendant mon séjour en Chine que j'écrivis ce récit de voyage. Dès lors bien des compatriotes ont fait ce même trajet et nous ont rapporté des récits de ces contrées ; la Chine est devenue familière aux Suisses, particulièrement aux Neuchâtelois. J'ai pensé cependant que les simples souvenirs du voyage fait il y a bientôt trente ans dans ce pays lointain par un horloger neuchâtelois pourraient avoir quelque intérêt : en effet, j'ai séjourné en Chine pendant une époque bien intéressante ; j'ai vu la fameuse guerre de l'opium, je me suis même trouvé mêlé à quelques-uns de ses épisodes. C'est à cette guerre que les étrangers sont en partie redevables de la somme beaucoup plus considérable de liberté dont ils jouissent aujourd'hui dans le Céleste-Empire. Sans avoir eu le temps d'en apprécier moi-même les bienfaits, j'ai pu les entrevoir tout en souffrant encore de l'espèce d'esclavage auquel les Européens étaient assujétis autrefois.

Au récit tout simple de mes aventures, écrit sur les lieux mêmes, j'ai ajouté plus tard, autant que ma mémoire me l'a permis, le souvenir de mes impressions et de mes observations : c'étaient celles d'un jeune homme de village, qui avait encore trop peu vu et trop peu souffert pour n'avoir pas beaucoup de déceptions et de surprises.

Je me rappelle que mon premier sentiment fut une certaine inquiétude et beaucoup de défiance de mes forces,

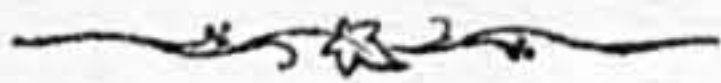
en me voyant appelé par une honorable et grande maison à aller remplir de sa part un emploi à Canton; je me trouvais bien jeune et bien inexpérimenté. Quoiqu'il en soit, me disais-je, il ne sera pas dit que l'on s'est trompé en te choisissant et que tu seras indigne de la confiance que l'on te témoigne. En même temps j'étais rempli d'espérance et du désir d'agir: bien que je laissasse derrière moi de douces affections, je ne m'en chagrinais pas, l'avenir me souriait: il me promettait plus que je n'avais rêvé, l'Océan et la Chine: c'était à enivrer de joie le cœur d'un jeune homme.

C'est dans ces dispositions que je quittai mes parents et mes amis le 4 Juin 1838. Mon père m'accompagna jusqu'à Pontarlier. Je ne restai que quelques heures à Paris; je les employai en me bourrant la vue de tout ce qu'il me fut possible, et tout en digérant tant bien que mal les abondants aliments que j'avais donnés à mon esprit, je me trouvais sans trop d'ennui arrivé à Calais, où je m'embarquai pour Londres sur un bateau à vapeur qui partait vers minuit.



II.

Souvenirs de Londres.



Le bateau dans lequel j'entrai avec grand nombre de voyageurs, possédait un nombre de lits suffisant pour chacun de nous. Ces lits étaient à double étage tout autour de la chambre, et au premier coup d'œil ils paraissaient être des buffets. Comme j'en choisis un à l'étage supérieur, il m'y fallut monter par une échelle. Malgré la nouveauté et le roulis du bateau, j'y dormis comme un sac de plomb, et le lendemain matin je me trouvais dans la Tamise. J'admirai le coup-d'œil majestueux que ce fleuve présentait, tout en réfléchissant à la force et à la puissance d'une nation qui pouvait dans un seul de ses ports réunir un pareil nombre de vaisseaux et d'embarcations de toutes les dimensions, de toutes les formes et de toutes les couleurs. La mâture de tous ces bâtiments, se confondant au loin sous un ciel gris avec les

clochers des temples et avec d'autres monuments, produisait un coup d'œil admirable et grandiose, mais jetait en même temps au fond de mon cœur un sentiment de tristesse; c'était comme un avant-goût de ma future existence.

Les distractions et le mouvement d'un débarquement ne me permirent pas de rêver longtemps. J'avais en outre le souci de savoir comment je parviendrais à ma destination. Heureusement un Anglais qui savait le français m'en délivra en me faisant monter dans un fiacre avec lui, et eut l'obligeance de me conduire à bon port, Duncan Terrace, City Road. J'appris plus tard que cet Anglais était un avocat; quelques jours après, il voulut me faire visite, mais j'étais malheureusement absent, et je n'ai jamais pu lui exprimer plus particulièrement ma reconnaissance. Quoiqu'il en soit, son procédé avait été très aimable pour moi, et tout voyageur sera reconnaissant et heureux d'une semblable rencontre.

Je ne tardai pas à apprendre chez MM. Bovet de Londres que je ne séjournerais pas longtemps en Angleterre; ma place était déjà retenue sur l'*Eliza Stewart*, qui devait bientôt fixer le jour de son départ et faire voile pour la Chine. En attendant, je devais m'occuper à me pourvoir de tout ce qui pouvait m'être utile pour l'avenir. MM. Schofield, commissionnaires, furent chargés de ma garde-robe, et mon excellent ami, G.G. voulut bien présider à l'achat de ma bibliothèque. Ce service ne fut pas le seul qu'il me rendit, car sans lui mon séjour à Londres eût été bien moins agréable et utile. Il me conduisit dans tous les endroits qui pouvaient me laisser un souvenir reconfortant. Il savait qu'un long voyage m'attendait, et qu'il était bon de me pourvoir abondamment de tout ce qui pourrait nourrir la mémoire d'un jeune hom-

me livré à lui-même et qui allait parcourir l'Océan sans connaître la langue de ses compagnons de voyage.

Dans les excursions que nous faisions, il se trouvait quelquefois de la gaieté. Un jour nous louâmes des ânes dans un parc, et comme le mien trouva mauvais que je stimulasse sa course par quelques coups de verge, il se mit à courir et à démener son dos si vivement que je ne pus m'y maintenir et qu'il me fit faire une belle et bonne culbute. Dès lors j'ai souvent ri tout seul de mon désappointement et de mon orgueil de cavalier si bien puni par un âne.

Chaque jour mon ami préparait une nouvelle course pour le lendemain: les églises, le théâtre français, l'Opéra italien, les promenades sur la Tamise, les jardins, les parcs, les musées, les cercles, il me fit tout visiter, et partout nous trouvions d'heureuses distractions.

Ce fut aussi pendant mon séjour à Londres qu'eut lieu le couronnement de la reine Victoria dans l'Abbaye de Westminster. Les élus seuls pouvaient être admis dans ce temple pendant une pareille cérémonie, aussi bien, nous autres simples mortels ne songâmes pas même à pénétrer dans ce sanctuaire, et mes amis Suisses et moi nous prîmes simplement le parti d'assister de la route au passage des voitures, où celle du Maréchal Soult devait briller d'un si grand éclat que celle de la Reine en devait être éclipsée.

La course qu'il fallait faire était un but de promenade, et quoique peu désireux de me trouver dans une cohue, je me résignai et j'accompagnai mes compatriotes qui avaient de jeunes garçons avec eux. L'un d'eux à qui je donnais la main me sépara du groupe principal et pendant que je le cherchais, le père et l'enfant se rejoignirent et je restai seul isolé au milieu d'une foule impénétrable.

On m'appela par mon nom, d'obligeants Anglais le répétèrent en anglais ; j'entendis très bien crier : Jeannerette mais ne pouvant supposer que ce mot était un écho des appels de mes compatriotes, je ne songeai bientôt plus qu'à retrouver mon gîte. C'était le lendemain que je devais partir pour la Chine et n'espérant pas pouvoir rejoindre mes camarades et reconnaître les rues que je venais de parcourir, il fallait me hâter de revenir sur mes pas afin que dans le cas où je viendrais à m'égarer, il me restât du temps pour me retrouver. Cette réflexion me parut très judicieuse, et je me hâtai de faire volte face à la multitude.

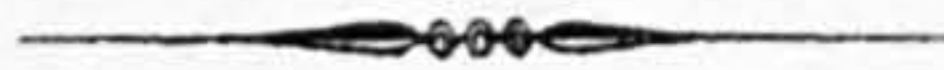
Je commençai par cheminer si rapidement que craignant la fatigue, je montai dans un omnibus en indiquant mon adresse; ce moyen d'ailleurs me paraissait le meilleur pour atteindre mon but; mais voyant qu'il y avait des haltes très prolongées et probablement désorganisation dans les courses, je descendis de mon immobile et pesant véhicule pour recommencer ma course incertaine. Bientôt l'inquiétude me gagna complètement, je ne reconnaissais plus rien. J'entrais dans des magasins pour demander ma route, mais on me répondait en Anglais; les chemins étaient presque entièrement déserts; une fois cependant je vis un homme qui après explication eut l'air de me comprendre et me fit signe de marcher avec lui. Cet homme n'avait pas bonne façon, et craignant qu'il ne me conduisît mal, je l'abandonnai au bout d'un moment et j'enfilai une autre route.

J'étais harassé et extrêmement inquiet, je me demandais ce qu'il me fallait faire, lorsque je rencontrai deux dames vêtues de noir, dont l'air respectable m'engagea à m'adresser à elles. Je leur exprimai si vivement mon inquiétude qu'après m'avoir toisé des pieds à la tête, elles

entreprirent de me faire comprendre où était *Duncan Terrace* dans *City Road*. Elle m'expliquèrent par signes qu'il fallait avancer, prendre la gauche pour revenir ensuite à droite, et marcher devant moi pour reprendre encore une fois à droite. Je fixai si bien leurs indications dans ma mémoire que tout d'un trait je rejoignis mes pénates, bien reconnaissant envers celles qui m'avaient si heureusement tiré d'embarras.

Le lendemain je dis adieu à mes bons amis de Londres, qui m'accompagnèrent jusqu'à la diligence où je trouvais trois autres voyageurs qui devaient faire avec moi la traversée jusqu'en Chine ; nous allions rejoindre ensemble l'*Eliza Stewart* qui nous attendait à Deal, au sud-est de l'Angleterre. Nous y arrivâmes vers le soir, après un voyage très rapidement et très agréablement fait. Confortablement installé dans la voiture, j'admirais la campagne qui était d'une beauté que je n'aurais jamais supposé ; de grands champs couverts de houblon, des arbres gigantesques, de gracieux petits parcs à proximité de châteaux ou de jolies maisons ; un bon soleil, une journée radieuse ; tout cela formait un ensemble qui me ravissait. Mes compagnons ne s'inquiétant pas plus de moi que je ne m'inquiétais d'eux, je me trouvais parfaitement tranquille, jouissant enfin d'un peu de repos après toutes les courses et les tracas que m'avaient causés les préparatifs de mon voyage. . . . Insensiblement cependant, ma pensée se reportait sur les dangers d'un voyage de mer ; nous autres gens de l'intérieur du continent, qui ne sommes point habitués, comme ceux qui vivent habituellement dans les ports, à entendre parler de la navigation, nous sommes facilement effrayés des chances qu'elle présente. Aussi, arrivé à Deal, je ne m'endormis pas sans m'être dit que ce serait peut-être la dernière

nuit que je passerais à terre. Je pensai à mes parens, aux étrangers avec lesquels j'allais me trouver, à la nouvelle carrière qui se présentait devant moi, mais ces pensées furent bientôt dominées par le sommeil auquel je me livrai en me remettant à la garde de Dieu.



III.

Cent cinquante jours de voyage sur mer.



A cette époque, on faisait encore peu de cas de l'économie du temps; la plus longue ligne, moyennant qu'elle conduisît au but paraissait la meilleure. On aurait pu croire que l'on était d'autant mieux arrivé quand on dépensait plus de temps en voyage. C'était bien en effet une démarcation mieux marquée entre le départ et l'arrivée, et ce temps qui aujourd'hui nous semblerait perdu devenait parfois très utile au voyageur. En partant, je savais à peu de chose près combien de jours nous serions en route, et j'étais tout préparé à profiter des 24 fois cent cinquante heures que j'avais en perspective. Je songai d'abord à l'étude de l'anglais; cette langue m'inspirait peu de sympathie, mon ouïe en saisissait difficilement la prononciation, ma langue était rétive à la prononcer et ma mémoire obstinée à ne pas la retenir. Toutes ces difficultés ne faisaient que me prouver davantage la nécessité de m'y appliquer. Mais il me fallut encore lutter avec un autre ennemi bien autrement acharné qui vint me livrer combat dès le premier jour, dès la première

heure de mon arrivée à bord, et qui réduisit presque à néant toutes mes bonnes résolutions.

Je crois que lorsqu'on est jeune, on se figure que le mal de mer est une chimère, une de ces choses que l'on suppose dites par tous les voyageurs pour intéresser, et que l'on se complaît à répandre, comme autrefois les idées superstitieuses s'accréditaient par les affirmations de complaisants crédules. Il est un certain nombre de personnes qui échappent à ce mal, mais celles qui en sont atteintes ont quelquefois beaucoup et longtemps à souffrir. Pour ce qui me concerne, il s'est chargé de me prouver qu'il n'était pas une illusion, mais bien une cruelle réalité, car nous étions à peine installés dans l'embarcation qui nous conduisait au navire que je commençais déjà à me sentir pris de maux de cœur. Ce ne fut d'abord pas très pénible parce que la commotion agissait sur un estomac bien garni, mais au fur et à mesure qu'il se dégarnissait l'effet devenait plus douloureux. Nous montâmes bientôt sur l'*Eliza Stewart*, mais là ce fut encore bien autre chose. Il sortait des profondeurs de la cale des odeurs horriblement nauséabondes, qui m'étaient si antipathiques qu'aujourd'hui après trente années d'intervalle, le souvenir m'en est encore odieux au point que je pourrais facilement me passer d'émétique. L'arrivée dans notre navire marchand ne pouvait être que désagréable ; il y régnait un certain désordre produit par des colis épars sur le pont qui encombraient les voies ; la mer était houleuse, et quoiqu'encore à l'ancre, le mouvement imprimé au bâtiment par les vagues m'empêchaient de me tenir debout sans tomber. Les maux de cœur allaient leur train, le froid me saisissait et je m'efforçai de faire comprendre que je souhaitais d'aller me coucher. On suspendit enfin mon hamac dans la cabine qui m'était destinée et je ne

tardai pas à être bercé, mais par des soubresauts si contradictoires que je pensai d'être bientôt entièrement brisé. Cette situation ne commença à recevoir un premier soulagement qu'au moment où on leva l'ancre ; alors j'entendis un chant plaintif que les matelots entonnèrent pour annoncer le départ. Les voiles furent tendues, le vent les gonfla ; nous commençâmes à cheminer et dès lors mes souffrances commencèrent à s'apaiser. Je fus cependant encore trois jours sans pouvoir avaler la moindre nourriture ; toutes les offres qu'on me faisait ne pouvaient triompher de mes soulèvements de cœur. Enfin on m'offrit un verre de vin de Bordeaux mêlé d'eau, qui me remit un peu et me permit de me lever ; comme le temps était très beau, j'allai en jouir sur la dunette d'où, à mon grand étonnement, je ne parvins pas à apercevoir la terre d'aucun côté. Partout c'était un horizon sans bornes, un ciel qui se fondait dans une mer écumeuse, partout c'était l'immensité.

Dans cette immensité toute unie, un seul corps existait, il se mouvait au milieu de ce majestueux tableau, il osait en interrompre le silence imposant ; il ouvrait ses ailes, il les déployait avec ardeur, il fendait l'onde verdâtre mêlée d'écume et il paraissait rempli d'un si grand courage, qu'il promettait d'atteindre le but, si éloigné qu'il pût être.

Ce corps sur lequel nous devions vivre prenait tout à coup pour nous une importance extraordinaire. Désormais il allait captiver presque uniquement notre attention ; de son sein nous allions tirer toute existence, de sa marche toute notre espérance, de son personnel toute notre confiance. L'*Eliza Stewart* devenait un personnage d'une importance considérable, la plus petite voie d'eau dont elle aurait eu à souffrir nous eût fait frémir, sa

bonne santé devait nous être précieuse comme la nôtre propre.

L'équipage se composait d'une quarantaine d'hommes ; nous n'étions que quatre passagers, qui tous avions la même destination. L'aîné de ces passagers avait passé cinquante ans, il s'appelait Monsieur Humpston et s'en allait en Chine pour remplir l'emploi de goûteur de thé dans la maison Jardine, Matheson et C^e. Si l'on veut juger de l'importance de cette vocation par le traitement qui lui était fait, on en concevra une haute idée, car il recevait annuellement fr. 25,000 pour ses services. Il était le seul sur le navire qui sût le français, il le parlait bien et comme il cherchait à être aimable, il prenait quelquefois la peine de me rendre compte de certaines parties de la conversation. M. Skinner, également Anglais, allait aussi pratiquer la même carrière, mais dans une maison d'une importance secondaire. Le troisième passager par rang d'âge, était moi, et le quatrième M. David Jardine, Ecos-sais ; il était le neveu du chef de la maison de ce nom, dont je viens de parler et qui, en grandissant toujours, est devenue véritablement colossale sous la direction du jeune homme qui était avec nous et qui alors n'avait encore que vingt ans. Bien que la différence de langage soit un obstacle pour se comprendre, il reste encore des moyens de converser, pour peu que l'on y soit disposé. Entre jeunes gens on se lie assez volontiers, surtout dans des circonstances d'isolement comme celles où nous nous trouvions. Néanmoins M. Jardine demeura extrêmement froid et réservé avec moi, pendant la première partie de la traversée ; nous étions forcés de manger à la même table, de nous promener sur la même dunette, de faire la partie de whist ensemble : mais en dehors de ces rapprochements obligés, nous restions parfaitement étran-

gers l'un à l'autre. M. Humpston par contre était un homme très aimable et très prévenant ; j'eus beaucoup de plaisir à causer avec lui, et il devint mon compagnon habituel. Insensiblement nous apprîmes l'un de l'autre ce qui pouvait nous intéresser. Si quelquefois il y avait entre nous divergence d'opinion, cette divergence ne nous froissait jamais autant que si nous eussions été du même pays. Enfin il s'établit entre nous une véritable amitié. La bienveillance de M. Humpston à mon égard influa au bout de quelque temps sur les manières de M. Jardine, qui était un peu son élève, et son ton avec moi, de glacial qu'il était d'abord, devint insensiblement amical. Je découvris bientôt qu'il n'était pas aussi ignorant de la langue française que je l'avais cru ; non-seulement il la comprenait un peu, mais il en disait quelques mots. Nous entreprîmes d'étudier ensemble, et il devint mon premier et unique maître d'anglais. De mon côté, je lui faisais des lectures en français, et nous passions ensemble des heures très agréables tout en sillonnant l'Océan Atlantique.

Nous partagions nos journées entre la lecture, le jeu du whist et des dîners présidés par le capitaine Millar. Quelquefois ces heures passées autour d'une table me paraissaient d'autant plus longues que je ne pouvais prendre part à la conversation, et il m'arrivait de temps en temps de quitter la société pour aller écrire quelques notes dans mon journal, ou pour me remettre du mal de mer qu'un roulis ou un tangage un peu violents n'ont cessé de me faire éprouver pendant tout ce voyage. Mes compagnons prétendaient qu'en buvant un peu de whisky, ou quelque autre liqueur, je ne serais pas tant malade. Mais je m'obstinai bien longtemps à n'en pas goûter ; enfin je cédai et je fus forcé de reconnaître que j'y trouvais

un soulagement. Notre table était plus variée qu'on n'aurait pu le croire ; à côté du biscuit de mer, notre *cook* (cuisinier) nous cuisait du pain chaque jour ; nous avions une vache qui nous donnait un peu de lait pour prendre avec le thé ; son veau que l'on tua dans la traversée, fit diversion aux viandes salées qui formaient notre ordinaire, avec de petits cochons et des volailles. Quant aux matelots, j'ignore quel était leur régime ; nous vivions tout-à-fait à part les uns des autres, et il n'y avait aucune communication entre eux et nous.

Ainsi livrés à nous-mêmes, n'ayant d'autre société que les passagers, le capitaine et le premier lieutenant, la vie était bien monotone, et les plus petites choses qu'on n'aurait plus même remarquées à terre, devenaient pour nous des faits de grande importance. L'oiseau de passage qui venait se poser le soir sur l'une des vergues, nous laissait tristes le lendemain matin après son départ. Nous eussions voulu le retenir captif comme nous et égayer notre solitude de sa présence. Après quelque temps, je commençai aussi à savoir marcher sans tomber, mes jambes étudièrent le mouvement et apprirent à se soumettre à son impulsion. Quelquefois les vagues étaient si fortes que le pont était couvert d'eau, qui pénétrait jusque dans nos cabines ; quelquefois aussi, au milieu d'une lecture tranquille, nous étions surpris par des lames qui nous inondaient et nous forçaient à avaler des gorgées d'eau salée. Les jours où les vagues nous chassaient du pont et envahissaient notre intérieur, on ne savait où se tenir, et le mieux à faire était de monter dans son hamac.

Si triste que paraisse l'existence de mer, elle a des moments heureux. Pourquoi le matelot retourne-t-il à la mer malgré tous les avantages dont il pourrait jouir

sur la terre ? C'est que pour lui il y a des compensations à ses misères et à son dénûment ; c'est qu'habitué au danger, à la lutte, il y trouve le meilleur emploi de ses facultés. C'est que dans cette vie du marin, il y a des poèmes sublimes, qu'aucun poète ne pourrait écrire. Guerre et paix, l'image de la vie de l'homme est dans les éléments ; mais la lutte contre la nature est plus douce que celle de l'homme contre l'homme. La première laisse la conscience tranquille sur les résultats, la seconde produit le trouble au sein de la victoire... J'admirais souvent l'adresse de nos matelots ; j'aimais surtout à voir leur sang-froid pendant les mauvais temps, lorsque l'un d'eux, travaillant à l'extrémité d'une vergue, se trouvait tout à coup plongé dans la mer par le mouvement du vaisseau, et reparaisait ensuite debout comme auparavant, continuant son travail comme s'il n'en eût été dérangé par aucun incident.

Quoique le passager ne vive que temporairement sur la mer, qu'elle soit pour lui le moyen et non le but, il partage cependant la plupart des impressions du marin, sauf avec la différence qu'étant plus nouvelles, elles sont quelquefois plus vives ; que la mort pour lui sur la mer est un événement effroyable, que tout dérangement dans la nature le remplit d'une angoisse terrible ; comme aussi un bon vent qui le fait filer régulièrement huit à dix nœuds à l'heure lui procure des joies indicibles. Alors il étale ses cartes, il compte, il conjecture, son esprit retrouve son élasticité ; il est parti pour gagner une fortune, il atteindra son but ; ainsi marche, petit navire ; continue de bien cheminer ; déploie toutes tes voiles, et en avant !

Quoique l'*Eliza Stewart* fût un très-fin voilier, les vents ne la favorisaient pas toujours, et nous mêmes

quatre vingt dix jours pour arriver au cap de Bonne-Espérance que nous doublâmes par le 39^{me} degré de latitude sud. Ici nous n'avions plus les brillants couchers de soleil sous l'équateur, mais le spectacle était toujours grandiose : c'étaient des vagues monstrueuses, et quand nous nous trouvions au sommet de l'une d'elles, il semblait que nous allions être plongés dans l'abîme. Les poissons avaient grandi avec l'Océan ; nous voyions souvent des requins et des baleines. Les oiseaux étaient aussi prodigieux ; comme nous en prenions à bord avec de grosses amorces, nous mesurâmes un albatros qui avait quinze pieds d'envergure ; livrés à eux-mêmes et en pleine liberté, ils frappaient leurs grandes ailes sur le pont, mais ils ne parvenaient pas à reprendre leur vol. On mit à l'un d'eux un collier avec la date et le nom du navire où il avait été prisonnier, et on le jeta ensuite à l'eau : il étendit alors ses ailes et s'éleva bientôt majestueusement pour reprendre son vol aussi gracieux que la vague dont il suit tous les mouvements. Cet oiseau était toujours accompagné d'une charmante petite mouette, et pendant quelques jours ces deux espèces d'oiseaux nous tinrent fidèle compagnie.

D'après les expériences de notre capitaine, il trouva qu'à cette saison il était plus prudent de nous tenir dans la même latitude et de ne commencer à tourner vers l'Océan Indien que quand nous aurions passé les petites îles de St-Paul et d'Amsterdam. Jusques-là nous n'avions encore aperçu aucune terre, aucun rocher, pas même ceux du Cap, et nous nourrîmes, mais inutilement, l'espérance de voir ces deux petites îles. C'est dans leur voisinage que nous fûmes troublés par un événement qui nous fut très sensible. Un jeune mousse, superstitieux comme les matelots en général, ayant su que dans ces mêmes parages, il était une année auparavant tombé de

l'Eliza Stewart un homme à la mer qui n'avait pu être repêché, craignit qu'il ne lui en arrivât de même, demanda et obtint la permission de se reposer le jour anniversaire de cet événement. En conséquence, il vint dès le matin s'installer en dehors du bastingage, au pied de l'un des haubans, et là il s'assit tout en chantonnant son air de mer. Je ne sais pourquoi il choisissait un lieu pareil ; il est toujours demeuré étrange pour moi que recherchant de la sécurité, il se placât justement où il semblait qu'il y en eût le moins. Je présentai seulement qu'il recherchait de l'isolement pour penser à sa mère qui était veuve, pour se réjouir en imagination du plaisir qu'il aurait à la revoir, pour lui remettre quelque cadeau, quelque marque de son passage en Chine, quelque espérance de soulagement pour l'avenir. Probablement il était distrait de son danger par quelque une de ces méditations, au moment où une vague l'atteignit et l'attira dans les profondeurs de la mer.

Sa disparition fut immédiatement connue sur le navire. Nous entendîmes soudain des cris d'effroi, des commandements précipités, et le navire fit un brusque mouvement de côté. Tous les passagers sortirent en hâte, et nous nous trouvâmes bientôt instruits de ce qui était arrivé. Une vigie montait sur le mât de mizaine pour indiquer à quatre forts rameurs qui venaient de descendre un bateau à la mer, de quel côté ils devaient tenter la recherche de l'enfant que l'on avait vu revenir sur l'eau et qui nageait intrépidement au milieu des vagues écumantes. Le navire fut mis en panne, c'est-à-dire qu'il tourna sur lui-même pour suspendre sa marche ; de temps en temps, nous apercevions le jeune mousse ; le bateau se conduisait admirablement ; il avançait, il s'approchait du but, nous apercevions quelquefois les rameurs et l'enfant ; nos

cœurs palpaient d'espérance, un seul cri sortait de toutes nos bouches : Dieu, sauve-le ! — Tout-à-coup nous cessâmes de voir et la barque et l'enfant ; une immense vague vint nous masquer pour une minute cette scène émouvante ; nous vîmes ensuite revenir le bateau ; mais par les lunettes braquées, on sut bientôt que le pauvre enfant ne reparaitrait plus.

Hélas, pauvre petit mousse, qu'au moins les efforts tentés pour chercher à te sauver et que tu as dû voir, aient été doux à ta pensée ! ta sépulture ne nous coûta pas cher, mais elle remplit nos cœurs de tristesse et nous sentîmes un besoin immense de fuir des lieux si funestes et d'en finir avec ce long voyage.

Bientôt on rendit la marche au navire, et dès lors nous cheminâmes assez vite et directement contre le détroit de la Sonde. Toutes nos espérances se reportèrent sur ce point-là, et les premières feuilles de laurier et ensuite les premiers oiseaux de terre que nous vîmes furent salués avec bonheur. Chaque jour nous apportait un nouvel indice du voisinage d'une île, et enfin le vingt-deux octobre, c'est-à-dire cent-douze jours après notre départ, nous étions en vue de Java, que nous côtoyâmes pendant une admirable journée. Les parfums les plus agréables arrivaient à nous et réjouissaient notre odorat, comme nos yeux l'étaient aussi par la vue des plus beaux paysages, égayés par des massifs d'arbres d'une découpure toute nouvelle à l'Européen. Le cocotier dominait toute la végétation ; on en voyait avec leurs fruits, ainsi qu'un plus grand nombre encore d'orangers, de dattiers, de manguiers et de bananiers. On aurait dit que c'était là qu'était le Paradis terrestre, et si mon voyage eût été terminé, il me semblait que j'en aurais été bien heureux.

Le projet de notre capitaine était de se ravitailler, et à cet effet, il se proposait d'aller jeter l'ancre à Anjer, petit port de cette île, où les navires s'arrêtent volontiers pour se pourvoir d'eau fraîche et d'autres provisions. Le reste de la journée, nous côtoyâmes quelquefois de très près ; nous vîmes très bien une montagne dont la forme lui a fait donner le nom de tête de Java. Nous passâmes la baie du Poivre vers les six heures, et à dix nous atteignîmes enfin le port d'Anjer, où l'ancre fut jetée, et où il fallut encore passer une nuit avant de descendre à terre.

L'impatience que j'éprouvais de me retrouver libre, de marcher sur du terrain solide, m'empêcha de dormir pendant longtemps, et de me lever aussi vite que je l'avais résolu. Le lendemain matin, quand je parus sur le pont, il était déjà entièrement couvert de marchands et de marchandises. Mes yeux étaient frappés d'étonnement, mais surtout à cause de la nouveauté que tout cet aspect m'offrait si brusquement et sans m'y être le moins du monde attendu. Sans doute nous savons bien en Europe que d'autres espèces de productions se trouvent à l'étranger, que des peuples ont la peau différente de la nôtre. Quelquefois même nous en voyons des échantillons ; mais ils sont trop isolés pour faire impression. C'est sur les lieux même où ils existent qu'il faut les voir, entourés de tout ce qui leur donne un cachet d'indigénat. Non seulement ce sont des Malais tout cuivrés, presque entièrement nus ; mais sur ce pont tout garni de leurs productions, on voyait de très près le pays qui les avait produites, le soleil brûlant sous lequel elles s'étaient développées. L'homme n'est ici couvert que du vêtement qui suffit au climat qu'il habite, accompagné de ce qui caractérise ses mœurs, ses habitudes, sa civi-

lisation. Tout frappe d'étonnement ; tout sert à lire instantanément son histoire, et alors si l'esprit se reporte sur soi-même, on sent doublement toute la distance que l'on a franchie, toute celle qui vous sépare des contrées que vous venez de quitter.

Bon nombre de Malais avaient été admis sur notre pont et un plus grand nombre encore stationnaient dans leurs pirogues autour de notre navire, qui offrait l'aspect d'un bazar extrêmement intéressant. On y voyait des oranges, des bananes, des mangues, des noix de cocos, des poissons, des légumes, des tortues, des coquillages, des perroquets, des singes et des hommes.

Ces derniers, quoique très laids, me parurent d'une nature douce, active et rusée ; quelques-uns d'eux cherchaient à pénétrer sur le navire, à franchir le bastingage, mais on les repoussait. A l'un d'eux, je proposai l'achat de quelques douzaines de couteaux ; lui me proposa la vente de coquillages et d'une corbeille de mangues, et notre échange fut bien vite conclu. Il portait, comme tous les autres, un petit sarrau retenu à la taille par un mouchoir, sur lequel il accrocha tous ses couteaux ; puis, soit qu'il craignit d'être volé, soit qu'il fût pressé d'en aller faire l'essai, il se remit en marche et si rapidement que je cessai bientôt de voir l'homme et sa pirogue. D'un autre côté, le capitaine avait fini ses achats ; tout ce qui n'avait pas été acheté fut renvoyé, et nous eûmes le spectacle de tous ces troncs d'arbres un peu vuidés, admirablement conduits, qui avaient fait volte-face au navire, et qui s'en retournaient au village où nous ne devions pas tarder à les suivre. Notre bateau fut bientôt à la mer, les quatre meilleurs rameurs de l'équipage y descendirent, puis le capitaine, puis enfin les quatre passagers.

Aller à Anjer était notre désir très vif à tous, et le capitaine avait à s'acquitter de quelque formalité auprès du Résident, qui est le premier magistrat hollandais de la place. Celui-ci étant absent, nous fûmes conduits chez le Sous-Résident, qui nous fit offrir une collation. Sa femme était une métisse qui ne pouvait paraître jolie qu'à un œil exercé et qui sait que la beauté doit être relative. Relativement à mon œil européen, je la trouvais avenante, mais presque laide.

Je puis affirmer qu'en général, je n'eus pas de cette excursion un souvenir agréable ; nous fûmes obligés de traverser le village, où quantité de Malaises et de singes étaient braqués, non pas aux fenêtres, mais aux trous de leurs huttes. La nature qui paraissait un paradis quand nous l'admirions de notre navire, ne me parut plus du tout en rapport ; l'herbe n'était plus représentée que par quelques tiges desséchées, complètement jaunies, l'atmosphère était si lourde que l'on ne pouvait y respirer, et quand j'aurais conclu mon marché pour vivre dans cette île, je m'en serais bien repenti après l'avoir vue.

Le retour à bord ne devait pas tarder, il se fit de ma part sans le moindre regret. Un bon dîner nous attendait, le Sous-Résident hollandais qui avait été invité vint le partager avec nous ; d'après la coutume, il fit des présents, qui consistaient en légumes et en fruits et qui lui furent rendus en viandes salées de la Grande-Bretagne.

Des toasts furent portés à la fin du banquet et à peine descendu dans son embarcation, les matelots de l'*Eliza Stewart* entonnèrent de nouveau le chant du départ. La pensée que la mousson du nord nous serait défavorable, qu'à cette saison, nous ne cheminerions pas sans de justes craintes, que nous serions peut-être encore longtemps sur une mauvaise mer, tout cela nous remplissait

d'un sentiment de tristesse qui pourtant se trouvait adouci par l'adorable coucher de soleil dont nous jouissions. Bientôt une légère vapeur et le crépuscule vinrent nous voiler les côtes de Java qu'un bon vent nous aidait encore à laisser bien loin derrière nous.

Le lendemain nous aperçûmes les côtes de Sumatra. Les indigènes de cette île sont de mœurs beaucoup plus barbares que ceux de Java; aussi les Européens n'y ont pas de pied-à-terre bien libre, ni bien solidement établi. On les dit anthropophages, cruellement méchants, agueris et adroits. Nous ne pûmes apercevoir Bornéo; par contre une multitude d'autres petites îles toutes plus jolies les unes que les autres nous apparaissaient tour à tour comme par enchantement. Sans doute, elles forcent le navigateur à une attention bien plus constante pour qu'elles ne deviennent pas un danger, tandis que pour le confiant passager qui n'assume aucune responsabilité, qui ne partage aucun travail, la vue de ces jolis bouquets de forme pyramidale, plus ou moins aiguë, est une heureuse aubaine bien récréative et une des grandes compensations à la vie de mer.

Par suite de notre station à Anjer, notre table se trouvait bien renouvelée; nous avions parfois un excellent bouillon de tortue, des patates, des ignames, des oranges, des bananes et surtout des mangues du goût le plus exquis. Quelques singes qui avaient été achetés par des matelots, nous distrayaient aussi avec leurs gambades et leurs grimaces; malheureusement ils ne purent supporter le mauvais temps qui survint plus tard et ils périrent tous, ainsi que de charmants perroquets.

M. Jardine avait acheté des noix de cocos, et chaque jour après notre lecture il en ouvrait une et nous buvions à nous deux chacun au moins un grand verre et demi du

lait qu'il retirait de ce fruit, dans lequel nous admirions la prévoyante nature qui a si ingénieusement placé à la naissance d'une coquille excessivement épaisse, dure et solide, trois petits trous bouchés avec une chair assez compacte pour retenir le liquide, et assez molle cependant, pour qu'avec un canif ou une pointe quelconque, on puisse facilement dégager ces trous et livrer passage au lait si rafraîchissant et si agréable qu'il renferme. Après avoir fait couler le liquide, nous faisons briser la coquille, et la chair dont elle est intérieurement enveloppée faisait encore nos délices. On comprend que les indigènes des pays approvisionnés de telles ressources soient peu inquiets de leur existence. Ils sont d'autant plus insoucians que la nature est plus active et industrieuse; un fruit tel que celui-là, leur offre non seulement du liquide et du solide, mais encore le vase qui les renferme; c'est tout à la fois le panier, la bouteille, l'assiette, le verre et l'alimentation.

Tout en vivant de la sorte, nous atteignîmes pour la seconde fois l'équateur, où nous eûmes un long calme, ce qui nous exposa davantage à la chaleur qui était suffocante. Du vingt-sept octobre au dix novembre, nous ne parvînmes qu'au 9^{me} degré de latitude nord.

Le temps devint ensuite très-mauvais, notre capitaine ne savait encore s'il monterait la mer de Chine par la droite ou par la gauche. D'un côté, nous avions à craindre les rochers de Palawan, qui sont des écueils bien dangereux; d'un autre côté, la mousson du nord se faisait sentir plus impérieusement. Cependant le vent décida la question et nous restâmes à l'ouest, où il fallut louvoyer constamment et souvent sans faire aucune avance.

Ce fut vers ce temps qu'un jour nous fûmes hélés par un navire duquel on demanda si le « young Jeanneret

was on board » (si le jeune Jeanneret était à bord). Comme je n'étais pas dans ce moment-là à portée d'entendre, je regrettai ensuite de n'avoir pas moi-même assisté à l'interrogatoire ; mais j'étais si ébahi que quelqu'un pût soupçonner mon existence au milieu de la mer de Chine, et s'y intéresser assez pour hêler et nous interpellier que je croyais rêver.

Rien cependant n'était plus juste et plus naturel que les droits du questionneur, car c'était M. Charles B., celui qui aurait été mon premier patron en Chine, s'il ne se fût tout-à-coup décidé à retourner en Europe et à laisser le gouvernail de leur maison à son neveu qui était à Canton depuis deux ans, se préparant à remplacer un jour son oncle, mais sans que je susse que ce serait aussi promptement, et ma surprise fut extrême dans cette rencontre inattendue et si courte, que j'eus à peine le temps de saluer avec mon chapeau, après avoir reçu explication et compris de quoi et de qui il était question.

C'était donc un jeune homme de vingt ans, autrefois mon ami d'enfance, qui allait devenir mon patron à la place de son oncle. Je compris immédiatement, que si d'un côté, il était facile de s'entendre avec un homme de son âge, d'un autre, il fallait partager davantage les risques et périls. Cet événement me laissa à peu près dans les mêmes dispositions d'espérance et de sérieux ; mais il m'inspira une certaine impatience d'arriver. Nous n'en étions pourtant point encore là ; les pluies, la grêle, les orages, le vent, la mousson, tous les éléments paraissaient devoir nous éprouver plus longuement et nous livrer à l'inquiétude. Nous savions que quelquefois de bons voiliers n'avaient employé que dix à douze jours pour faire le trajet de Java à Macao, tandis que nous y étions depuis près de quarante jours sans qu'il nous fut

encore possible de prévoir le terme de ce voyage. Ce fut cependant peu après et dans un de ces moments les plus désespérés que nous entendîmes crier : Terre ! C'était en effet de la terre, mais simplement des îles que l'on appelait Grandes Ladrones ; elles attestaient du moins le voisinage du but que nous cherchions à atteindre, d'une manière peu réjouissante, il est vrai, car ces îles n'étaient que des rochers jaunâtres entièrement dépourvus de végétation. Nous vîmes aussi ce jour-là, 23 novembre, quelques pêcheurs chinois qui avaient des voiles très grossières et nattées en bambou. Le 26, un pilote chinois fut introduit à bord, et pendant la nuit du 28 au 29, nous arrivâmes enfin au Taypa, dans le mouillage de Macao, après cent-cinquante jours de voyage.

Ce temps avait suffi pour me créer des amis sur le navire ; je sentais que les affaires et la société allaient s'interposer entre nous, mais de mon côté et au fond de mon cœur, j'avais conclu un traité d'amitié auquel je suis resté fidèle, malgré trente années d'intervalle. Cependant je dirai que des circonstances indépendantes de notre volonté devaient nous tenir séparés à peu près complètement de M. Jardine, que dès-lors j'ai très peu vu, malgré tout le désir que j'en avais. Ce jeune homme n'avait guère le temps de s'occuper de moi ; il soignait ses affaires, et a fait une si prodigieuse fortune, que vingt ans après, quand il est revenu en Angleterre pour y mourir, on l'évaluait à cinq cents millions de francs. En admettant une exagération du double, il resterait encore un chiffre colossal, incroyable pour nous autres, mais qui devient une réalité, au fur et à mesure que l'on s'approche d'un commerce de grande échelle, et d'une des situations commerciales les plus exceptionnelles. Mais nous ne sommes point encore arrivés sur ce grand

théâtre, et moi, jeune homme aussi, il me reste à rentrer dans ma cabine, à fermer mes malles, à saluer ce hamac qui m'a tant bercé, et, le cœur rempli de reconnaissance, à me jeter à genoux pour remercier Dieu, et lui demander la continuation de son appui et la force nécessaire pour réaliser les excellentes résolutions prises pendant la traversée.

Les larmes aux yeux, nous quittâmes l'*Eliza Stewart* vers les dix heures du matin ; nous descendîmes dans un *tankas*, ou bateau chinois, et au moment où nous y entrâmes, les matelots nous envoyèrent trois hourrahs pour témoigner leurs regrets de nous voir partir, et nous y répondîmes de la même manière.



IV.

Station à Macao, et arrivée à Canton.

Notre voyage d'Europe en Chine avait duré assez longtemps pour être heureux de le sentir terminé. Tout maintenant allait devenir pour nous objet de curiosité, et le tankas où nous étions fut le premier qui passa sous notre inspection. Il était conduit par trois Chinoises. Deux d'entr'elles ramaient sur l'avant, et la troisième sur l'arrière conduisait le gouvernail, tout en portant dans une sangle rouge son enfant suspendu à son dos. Ces femmes vivaient dans ce bateau pendant la nuit comme pendant le jour, par le mauvais temps comme par le beau, de sorte que cette petite habitation flottante renfermait tout ce qui était indispensable à son personnel, par conséquent une série de petites choses dont nous devinions à peine l'usage. Quoiqu'elles fussent couvertes d'une espèce de sarrau en toile bleue, à courtes man-

ches sur un grand pantalon de même étoffe, on voyait sur leurs jambes nues d'assez jolis bracelets ; leurs pieds n'étaient couverts d'aucune chaussure ; l'une avait les cheveux tressés, bien lissés, bien arrangés et retenus derrière la tête par une longue baguette ; les deux autres avaient des chapeaux pointus en rotin et à larges bords. Telles étaient les batelières qui devaient nous déposer sur le sol de Macao, où dès que nous fûmes arrivés, nous nous empressâmes de circuler. Nous vîmes sur le quai des Européens, entièrement vêtus de blanc, et qui se protégeaient des ardeurs du soleil avec des parasols ; d'autres se traitaient mieux encore, ils se faisaient porter dans des palanquins.

Macao est bâti en amphithéâtre, et, vue du port, cette ville se présente très favorablement. Deux petites redoutes la protègent à l'est et à l'ouest, et des forts d'une certaine importance la dominant de plusieurs côtés. Sa principale rue, la plus rapprochée de la mer, forme une demi-lune de maisons, en partie à colonnes, avec vérandas et terrasses. Vu en détail, Macao perd beaucoup ; sa première ligne est une jolie robe qui masque bien des difformités. Des rues entières sont composées de maisons chinoises, d'autres sont mêlées de portugaises ; mais on s'aperçoit bientôt que ces dernières sont moins nombreuses que les premières, et que Macao est bien plus chinois que portugais.

Ce ne fut qu'au milieu du XVI^e siècle que les Portugais s'établirent à Macao à la suite d'une concession qui leur en fut faite pour récompense d'éminents services qu'ils rendirent en détruisant une piraterie chinoise bien organisée, et qui ravageait tout. Cependant ils s'engagèrent à acquitter une rente annuelle de cinq cents *Tales*, soit environ quatre mille francs, qu'ils n'ont cessé de payer

qu'en 1844. Des limites furent régulièrement déterminées et fixées sur un petit isthme qui joint la presqu'île de Macao, d'environ vingt milles de circuit, à l'île d'Omun, et qui sont encore aujourd'hui séparées par une muraille.

Les autorités souveraines de Macao sont représentées par un gouverneur, un juge, un vicaire général et un commandant. Le peuple élit chaque année sept membres, qui le représentent sous le nom de Sénat, et qui élisent à leur tour un Procureur chef de justice, qui est intermédiaire entre les autorités portugaise et chinoise ; celle-ci est représentée à Macao par des mandarins, dont le pouvoir est égal à celui des officiers portugais.

Je retrouve dans mes papiers la liste des autorités de Macao en 1842. Elle se composait comme suit :

GOUVERNEMENT.

Adriano Accacio de Silveira Pinto, gouverneur.
Jozé Maria Rodrigues de Bastos, juge.
Pe. Candido Gonçalves e Franco, grand-vicaire.
João Teixeira de Lira, commandant.

MEMBRES DU SÉNAT.

João Jozé Vieira	}	Juges.
Jozé Thomas de Aquino		
Manoel Pereira	}	Vercadores.
Alexandrino Antonio de Mello		
Lourenço Marquez		
Francisco Antonio Seabra, Procurador.		
Manoel Jozé Barboza, Trésorier.		

JUGES DE PAIX.

Cipriano A. Pacheco.
Jozé Simão dos Remedios.

La population chinoise à Macao était d'environ trente-cinq à quarante mille âmes, tandis que celle des Portugais, presque entièrement mêlée de sang malabar et chinois, n'était évaluée qu'à huit mille. C'est une population fort insouciante et suivant à la lettre les paroles de l'Écriture sainte, qui défend de se mettre en souci des choses de la terre. La plupart d'entr'eux naissent, vivent et meurent sans avoir rêvé d'autres contrées, sans être sortis de leurs nids, et après avoir borné leurs courses à quelques milles à la ronde au bord de la mer, où ils vont en famille pêcher le poisson, qui avec le riz est le grand fond de leur nourriture. Quelques-uns d'eux joignent les produits de la chasse à ceux de la pêche, d'autres plus entreprenants, mais en bien petit nombre, font de courts voyages dans les colonies voisines, auxquelles ils fournissent des produits chinois, et d'où ils exportent une partie de ce qui convient aux besoins de leur ville, où ils ont quelques magasins. Ces Macaïstes Portugais sont en général de noble race ; ils préfèrent vivoter sans travail que de s'assurer des ressources par des occupations manuelles et qui leur donneraient des affinités avec la roture. A côté d'eux, les Chinois accaparent sans rivalité tous les métiers et toutes les industries et les exercent en toute sécurité.

Le sol de la presqu'île de Macao est très accidenté, peu fertile ; ce n'est pas la végétation qui attire les yeux de l'étranger sur ses collines, ce sont les tombeaux en demi-lune dont les Chinois les recouvrent, de leurs pieds jusqu'à leurs sommets, d'où l'on jouit quelquefois de ravissants points de vue.

Comme beauté naturelle, on nous cita le jardin connu sous le nom de Patane, où Camoëns composa en partie sa *Lusiade*. Dans un rocher percé, on y voit son

buste, auprès duquel on a gravé les vers suivants :

Patane, lieu charmant et si cher au poète,
Je n'oublierai jamais ton illustre retraite ;
Ici Camoëns au bruit du flot retentissant
Mêla l'accord plaintif de son luth gémissant.
Au flambeau d'Apollon, allumant son génie,
Il chanta les héros de la Lusitanie ;
Du Tage, à l'urne d'or, loin des bords paternels,
De Bellone, il cueillit les lauriers immortels.
Malheureux exilé, cet émule d'Homère
Acheta son génie au prix de sa misère.
Il posséda du moins, pour charmer ses douleurs
Les baisers de l'Amour et les chants des neuf sœurs.
Lusus et le Chinois honorent sa mémoire.
Le temps qui détruit tout, agrandira sa gloire.
Moi qui chéris ses vers, qui pleurai ses malheurs,
J'aimais à saluer ces bois inspireurs ;
Je visitai cent fois cet humble et noble asyle.
Dans ta grotte, ô Louis, mon cœur fut plus tranquille,
Agité plus que toi, je fuyais dans les champs
Et le monde et mon cœur, l'envie et les tyrans.

Au grand Louis de Camoëns, Portugais, d'origine Castil-
lane, soldat religieux, voyageur et poète exilé.

L'humble Louis de Rienzi, Français, d'origine Romaine,
voyageur religieux, soldat et poète expatrié.

30 mars 1827.

Parmi les étrangers résidant à Macao, les Portugais seuls ont le droit de construire des maisons, et les principaux négociants de Canton en louaient quelques-unes où ils venaient de temps à autre pour s'y récréer de leurs travaux mercantiles, ou pour y rejoindre leurs femmes qui alors ne pouvaient être admises à Canton. Après nous être assurés qu'il n'y avait que des domestiques dans la maison de MM. Bovet, nous allâmes dans celle de M. Matheson, associé de l'oncle de M. Jardine, où l'on nous servit à dîner. Il y avait dans cette maison

un luxe tout oriental mêlé de tout ce que le confort européen peut offrir de plus raffiné. Chacun de nous avait son valet pour le servir, ainsi que cela se pratique chez les négociants européens en Chine.

Bien que nous fussions sur la terre ferme, nous n'étions pas encore à Canton ; il y avait encore 90 milles à parcourir. Le jeune Jardine était particulièrement désireux d'y arriver dans la nuit du dernier novembre au premier décembre pour assister dans la maison de son oncle à la fête patronale de Saint-André, qui était célébrée chaque année. Des places furent retenues pour nous à bord d'un des schooners essentiellement destinés à faire les courses régulières entre Canton et Macao et qui sont conduits par des Lascars.

Ces Lascars sont une peuplade de l'Inde, très fidèles observateurs d'une espèce de prière aux derniers rayons du soleil. Ils ne portent jamais leur nourriture à leur bouche qu'avec leurs doigts. C'est avec ces hommes que nous fîmes notre course, d'abord en pleine mer jusqu'à la moitié du chemin, où nous entrâmes dans la Bogue qui est l'embouchure de la rivière. De là jusqu'à Canton la navigation devient tout à fait agréable, les rives sont très riantes et très variées. On y remarque quantité de collines toujours ornées de tombeaux et de pagodes ; et à leurs pieds croît une luxuriante végétation embellie et régularisée par une laborieuse culture et qui donne immédiatement l'aspect d'un pays civilisé.

De la rivière, on voit une multitude de petits canaux disposés de manière à irriguer les campagnes de riz qui s'étendent à perte de vue et dont le coup-d'œil monotone se trouve quelquefois diversifié par de jolis villages, avec des bouquets d'arbres, parmi lesquels la grande découpure du bananier le mettait souvent en évidence.

A environ 30 milles de la Bogue, nous trouvâmes le mouillage de Whampoa. C'est là que sont à l'ancre, quelquefois jusqu'à cent navires étrangers qui importent leurs marchandises à Canton, d'où l'on fournit de nouvelles cargaisons pour l'exportation. Après avoir traversé les navires qui y stationnaient, il ne nous restait plus que 15 milles à faire jusques à Canton, mais pour l'atteindre avant minuit, c'était plus que nous ne pouvions espérer, car le vent ne participait pas aux angoisses de M. Jardine, qui cependant s'efforçait de donner des encouragements. Les Lascars essayèrent leurs rames, mais ce travail presque insignifiant ne dura que jusqu'au retour de la marée, qui vint enfin nous donner l'espoir d'atteindre notre but. Ces dernières heures de notre course furent enchanteresses ; au fur et à mesure que nous approchions de Canton, le nombre des bateaux chinois augmentait ; ils formaient des rues sur la rivière, il y en avait au moins de trente à quarante mille, portant tous chacun leurs lumières qui oscillaient au léger mouvement que l'eau leur imprimait. Quelquefois on voyait des bateaux se détacher ou rejoindre les groupes principaux ; ils se heurtaient, ils se frayaient des passages où cela semblait impossible. Tout ce coup-d'œil en face d'une ville éclairée, peuplée d'environ deux millions d'âmes, s'étendant au loin sur les deux rives était réellement d'un effet magique. Enfin, nous voici en face des factoreries européennes, nous descendons dans un tankas et bientôt nos pieds foulent le sol du Céleste Empire.

V.

Factoreries. Commerce.



Après avoir traversé la place destinée à la promenade des étrangers, nous entrâmes dans une petite rue, parallèle à une douzaine d'autres, séparées de la ville par une grande muraille, mais percée de quelques portes de communication. C'était dans ces rues appelées des factoreries, subdivisées en une soixantaine de maisons à l'européenne à un ou deux étages, que vivaient à cette époque deux ou trois cents étrangers. Il y avait des factoreries françaises, hollandaises, américaines et anglaises, sur le devant desquelles flottaient les pavillons de toutes ces nations. C'est dans l'une de ces dernières, uniquement occupée par le personnel de la maison Jardine, Matheson et Cie, que nous dirigeâmes nos pas. Il en était temps pour le jeune Jardine, qui considérait comme un heureux présage d'arriver avant minuit. Ne voulant pas retarder l'instant de sa réception,

je demandai qu'un domestique me conduisît à ma destination et je me hâtai de prendre congé malgré de pressantes invitations pour m'engager à souper encore une fois avec mes compagnons de voyage.

La distance de la factorerie Jardine à celle qu'habitait M. Bovet n'était pas grande. Ici nous trouvâmes le silence de la nuit ; d'abord le portier fut réveillé, puis ensuite d'autres domestiques et enfin je me trouvai en face de mon ami d'enfance. Il y avait longtemps que je soupirais après cet heureux instant, mais à cette heure avancée, il ne pouvait se prolonger longtemps.

Je trouvai dans ma chambre un lit avec un rideau de gaze qui enferme complètement et qui est destiné à garantir des moustiques. A moins d'avoir l'épiderme très épais, on est forcé de souffrir cette moustiquaire pour ne pas être dévoré par les piqûres douloureuses de ces petites mouches qui tourbillonnent comme des essaims d'abeilles en faisant un bruit auquel on s'habitue difficilement, mais qui est très ennuyeux dans les premiers temps. Je dormis mal pendant quelques nuits, mon corps était contrarié de n'être plus bercé dans un hamac, mais le cœur était d'autant plus joyeux et bondissait comme un chevreuil à la pensée que j'étais arrivé sain et sauf. Il était temps de recommencer le travail et dès le lendemain je m'installai devant un établi où je devais préparer les montres destinées à la vente. Pendant la journée, il nous vint un gros marchand chinois que l'on appelait Windfoung ; il s'assit près de moi, et causa avec Monsieur Bovet, selon la coutume, en Anglo-Chinois. Je ris encore aujourd'hui en me rappelant la frayeur qu'il m'inspirait. Je le trouvais hideux, et chaque fois que je levais les yeux sur lui, les siens me poursuivaient avec une persistance qui me donnait de l'inquiétude. Il paraît que je l'intéressais et qu'il

cherchait à résoudre le problème comment il était possible que j'eusse déjà 23 ans quand lui parvenait à peine à m'en accorder seize. Mon appréciation sur son âge fut un peu plus respectable, je le vieilliss d'au moins dix ans.

Je ne tardai pas beaucoup à me familiariser avec la figure de cet homme qui, parmi les Chinois, était du gros monceau; plus tard, ce fut un de ceux que j'appréciai le plus et avec lequel j'eus le plus de plaisir à traiter. Il marchandait, mais ensuite il réglait régulièrement et comme il s'intéressait à la vente de l'horlogerie, je le voyais multiplier ses visites avec bonheur, car il donnait de la vie à ce commerce, auquel je fis tous mes efforts pour être promptement initié. Je dus commencer par apprendre l'Anglo-Chinois, pratiqué dans ce pays avec les étrangers. Ce sont des mots anglais, mais avec des constructions de phrases négligemment construites auxquels chaque spécialité de commerce ajoute en chinois les mots qui y sont propres. Ce langage n'est que l'expression la plus brève qu'il soit possible pour arriver à commercer, elle donne l'idée des efforts réciproques de deux peuples qui ont souhaité de se comprendre et qui ont borné leurs études linguistiques à la satisfaction de leurs besoins commerciaux. Tout autre genre de conversation est presque impossible avec les marchands chinois; ce n'est qu'avec des peines extrêmes que l'on parvient quelquefois à leur arracher de maigres détails sur leurs mœurs, leurs habitudes et sur tant d'autres choses que l'on aimerait savoir. Ce genre de difficulté paraît d'autant plus étonnant lorsqu'on se dit que les Anglais sont établis à Canton depuis 1685 et que depuis bientôt deux siècles, il semble que le temps aurait été suffisant pour perfectionner le langage parmi ceux qui ont le plus d'intérêt à en faire usage. Ceci ne signifierait cependant pas que les Chinois manquent

d'intelligence ; leur langue à eux-mêmes est si riche , qu'après l'avoir apprise toutes les autres devraient paraître faciles. Mais on trouverait peut-être la cause de leur indifférence à cet égard, dans la crainte qu'ils ont que les étrangers ne s'initient trop à leurs affaires. Cette même crainte se manifeste dans tous leurs rapports et chez toutes les classes. Ce que leur gouvernement est pour les autres peuples, le Chinois l'est d'homme à homme, et le sentiment qui leur inspira sous le règne de l'empereur Chi-Hoang-ti, 240 ans avant l'ère chrétienne, de construire une muraille de 1500 milles de longueur pour se séparer du reste du monde, est toujours le même. Mais les Souverains actuels de la Chine n'ont plus besoin d'autre rempart que l'esprit du peuple, qui s'est nourri de tous les préjugés qui lui ont été transmis contre nous par la manière d'agir de ses gouvernants, et qui sont si profondément enracinés que l'étranger court toujours les plus grands dangers en franchissant les limites qui lui sont imposées pour but de ses promenades.

La ville de Canton est fermée d'une muraille qu'il ne nous était pas permis de traverser, mais notre circulation dans les faubourgs qui sont en dehors de cette enceinte était assez libre, moyennant que nous ne l'étendissions pas indiscrètement trop en avant et que nous eussions le tact de rester dans les rues où nous avions pour défenseurs naturels les marchands chinois plus ou moins intéressés à notre conservation par les produits qu'ils fournissaient à notre exportation.

Ces rues présentent un coup-d'œil bien nouveau pour un Européen, et extrêmement intéressant. C'est un résumé de beaucoup de ce que l'on peut voir en Chine, et les premières fois qu'on les parcourt, on n'a pas assez de ses deux yeux ; une seule course ne suffit pas pour saisir

le tout à la fois, et ce n'est qu'après les avoir souvent renouvelées que la curiosité est satisfaite. Toutes ensemble elles forment une immense exposition des produits de la nature et de l'industrie des Chinois, et chacune en détail offre un intérêt presque spécial. L'une d'elles, appelée par les Anglais *Physic-street*, est entièrement composée de pharmacies. J'ai circulé plusieurs fois dans cette rue pendant un tiers d'heure et très rapidement, sans être parvenu à atteindre l'extrémité opposée à mon point de départ. Les maisons qui se joignaient à peu près toutes, avaient chacune leur magasin de drogues. Des drogues sur une longueur d'un tiers d'heure sans aucune interruption, sans avoir atteint le terme de cette rue, c'était à croire qu'en Chine tout le monde était malade, et cependant les rues généralement étroites, souvent si étroites qu'en étendant les bras, on pouvait toucher les maisons de chaque côté, fourmillaient de piétons, mais non pas de voitures; je n'y ai jamais aperçu le plus petit véhicule qui pût mériter ce nom; on y voyait seulement de temps en temps des palanquins portés sur les épaules de deux, quatre, six hommes ou plus, selon le rang de celui qui se servait de ce moyen de locomotion qui est à peu près le seul pratiqué sur le sol de l'Empire.

Pendant mes six années de séjour dans ce pays, je ne crois pas d'y avoir vu plus d'une dizaine de cavaliers sur des rossinantes de la plus triste espèce, qui inspiraient toutes pitié et laissaient préjuger peu favorablement des soins qui leur étaient donnés, ou tout au moins de la race à laquelle elles appartenaient. Mais si chétives qu'elles fussent, elles étaient probablement déjà un luxe pour ces contrées, car là où les hommes sont substitués aux animaux, ceux-ci ne jouent plus qu'un rôle trop secondaire pour mériter beaucoup d'attention et exciter l'émulation

par laquelle tout est perfectionné. Mais laissons-là les pauvres haridelles de la Chine et revenons-en aux Chinois qui les remplacent si bien, non-seulement pour porter des hommes ou des femmes, mais toutes les charges possibles.

Quand on est là, il faut bien s'habituer à voir ces porteurs souvent nus jusqu'à la ceinture ployer sous le poids de leurs fardeaux, à les coudoyer, ou bien à leur céder la place dans les rues où on en rencontre à tous moments, en nombre proportionné à la charge, divisant quelquefois un poids considérable sur leurs omoplates souvent meurtries par la pression et faisant ensemble avec de grands efforts le travail d'un faible cheval.

J'ai souvent aussi rencontré dans ces rues, des bandes de six, huit et même dix aveugles, se suivant en se tenant par leurs vêtements, le premier, aveugle comme les autres, ouvre la marche à ceux qu'il précède en tâtonnant avec son bâton. A leur aspect, les Chinois cèdent la place, se rangent de côté et témoignent ainsi, avec l'apparence d'un profond respect, de toute la vénération qu'ils vouent à cette classe d'infortunés.

Les enseignes des marchands chinois offrent un coup-d'œil agréable et original. Toutes peintes de belles couleurs, elles se présentent d'elles-mêmes comme des portes ou des contrevents à moitié ouverts, de sorte que tout en cheminant, on voit les inscriptions qu'elles portent sans même détourner la tête. Ces inscriptions sont souvent en caractères dorés, et comme les Chinois écrivent de haut en bas, rien ne leur est plus facile que de les lire, tant elles se montrent directement à l'œil.

Au devant et à l'entrée de tous leurs magasins construits en briques et en bois découpé, souvent sculpté et peint, on ménage une place pour un autel en marbre ou

en bois, sur lequel ils posent des urnes remplies de cendres. Dans les cendres, ils plantent de petits bâtons, ou *joss-sticks*, qui brûlent lentement en l'honneur de leurs dieux domestiques et essentiellement de celui qui a le pouvoir de participer à la prospérité de leur commerce.

Canton étant encore favorisé d'une température tropicale, certains métiers s'exercent dans les rues sans le moindre inconvénient; ainsi on y voit souvent des barbiers occupés à couper la barbe et les cheveux. Les tresses que portent les Chinois ne se composent que des cheveux d'un petit toupet qu'ils laissent croître au sommet de leur tête, mais leur crâne est entièrement découvert par la lame du rasoir. Cette opération se renouvelle assez régulièrement deux fois par semaine et en plein air aussi bien que dans les magasins.

Une coutume qui me paraissait bien curieuse était de voir des hommes vêtus de très belles tuniques en crêpe de Chine, assis sur leurs jambes croisées dans des places publiques, tenant des petits oiseaux qu'ils laissaient parfois voltiger un peu au-dessus de leurs têtes, mais qu'ils attiraient ensuite par un fil sur le bout de leurs doigts levés en l'air, où paraissaient des ongles d'un pouce de long. Était-ce par amour des oiseaux qu'ils se livraient à ce jeu d'enfant, ou bien était-ce pour montrer leurs ongles si démesurément longs qui sont chez eux le signe le plus évident pour distinguer l'homme de lettres et qui ne s'occupe d'aucun travail manuel? Ce genre de luxe se trouve copié par beaucoup de classes; parmi les domestiques des Européens, l'intendant avait ordinairement deux ou trois ongles fort longs à chaque main, tandis que les valets de chambre n'en avaient plus qu'un ou deux, les *coolies* ou domestiques du dernier ordre se trouvaient les plus semblables à nous. Ainsi pour conserver ses on-

gles d'une longueur respectable, il faut nécessairement éviter toute occupation qui les compromette ; n'est-ce pas là une heureuse coutume pour les paresseux et pour faciliter la distinction des classes, qui, du reste, dans ce pays si aristocratique, ont plusieurs moyens de se reconnaître, entr'autres celui de la couleur et de la qualité des boutons qu'ils portent sur leurs chapeaux.

Après le bouton de diamant, viennent le rubis, le saphir, l'émeraude, la topaze ; puis ensuite à la tête d'une seconde catégorie, se trouvent l'ivoire et d'autres matières opaques qui précèdent la catégorie des boutons dorés et autres. Les plumes de paon sont aussi une distinction, ainsi que le droit d'en porter une ou plusieurs à son chapeau.

Je ne pense pas qu'il y ait de pays au monde où il y ait plus de distinctions, et où le droit de préséance soit plus strictement observé que dans le Céleste Empire. Tel qui n'atteint qu'à un certain rang, ne peut être admis devant l'Empereur ; d'autres plus élevés devront se prosterner et baiser la terre pour obtenir cette faveur. Plier un genou, tandis que l'autre repose sur le sol est déjà une des poses les moins humiliantes et qui suppose une grande élévation sur les marches du trône.

Tous ces faiseurs de génuflexions en face de leur souverain maître, exigent aussi qu'il leur en soit fait par leurs inférieurs qui se dédommagent à leur tour avec les leurs, comme s'en dédommageront encore tous ceux qui viendront après et ainsi de suite, jusqu'aux derniers rangs de la société, qui imitent à leur tour la hiérarchie et l'étiquette de toutes les classes qui précèdent.

La plus grande vénalité s'exerce de même dans la société chinoise, sans la moindre honte et sans le moindre scrupule depuis les plus hautes jusqu'aux plus basses

classes : la première dîme la seconde, qui dîme la troisième, et ainsi de suite jusqu'au bas de l'échelle.

C'est encore de cette manière que bien d'autres maux prenant racine dans les rangs supérieurs sont descendus de degré en degré, se sont répandus parmi le peuple et l'ont envahi comme un torrent destructeur qui tire des forces de sa propre course, s'élargit, s'étend à droite et à gauche et ravage tout ce qu'il trouve sur sa route.

Si les monarques, les grands et généralement tous ceux qui ont une influence à donner, pouvaient préjuger de tout le mal, ou de tout le bien que leur exemple peut déterminer, il est à croire qu'ils s'effraieraient eux-mêmes des conséquences du mal, et se donneraient le plaisir de se réjouir du bien qui serait le résultat de leurs vertus. Mais la plupart se livre à ses propres impulsions sans se douter que dans ce bas monde, tout travail produit son effet, que le moindre grain doit germer et se multiplier, que rien de ce que nous faisons n'est indifférent. Plus l'homme est élevé, plus il devrait savoir et avoir appris à sentir l'importance de ses actes et ce ne serait pas payer trop cher l'honneur d'être en tête d'une nation, ou dans une position quelconque, que de chercher à le mériter par l'étude et la pratique des vérités morales, par le renoncement à ce qui peut devenir un funeste exemple pour les autres hommes.

Ce fut un peu trop tard dans le Céleste Empire que le Fils du Ciel, l'empereur Taoukwang comprit qu'il devait cesser de fumer de l'opium ; le mal était fait, l'exemple avait produit son effet, des multitudes d'hommes se livraient aux débordements enseignés par le maître, le torrent destructeur avait envahi les masses et les moyens

ordinaires de répression étaient entièrement inutiles pour en arrêter les ravages.

Alors les édits qui s'étaient jusqu'alors adressés aux seuls Chinois, s'adressèrent aux étrangers; on voulut couper le mal par la racine en les contraignant à discontinuer le commerce de l'opium avec les nationaux. Les moyens qui furent employés parurent injustes et oppressifs, et les étrangers, les Anglais surtout, sentirent de plus en plus le besoin de régulariser leur position en Chine, et quoique leur gouvernement ne voulut pas plaider en faveur du commerce de l'opium, ce fut cependant à cette occasion que les Anglais entreprirent une guerre contre la Chine. La question alors pendante de l'opium en devint le prétexte, et lui prêta son nom, mais sans en être la cause essentielle, qui était l'irrégularité de la position des marchands européens trop livrés à l'arbitraire des Chinois. La question de l'opium n'aurait pas surgi qu'il aurait également fallu combattre pour conquérir une position respectable, qui ne pouvait devenir le partage des étrangers par les moyens ordinaires de persuasion et d'arrangement paisible. Les ambassades qui avaient été envoyées n'aboutissaient jamais complètement, elles s'en revenaient toutes avec plus ou moins d'humiliations, sans parvenir à assurer le sort des négociants qui certainement était le plus anormal que l'on pût trouver. Ceux d'entre nous qui étaient mariés, n'avaient d'autre pied-à-terre que Macao pour leurs femmes, car aucune étrangère n'était admise à Canton, et cependant sans que ce fût dans le but de garantir les Chinoises de la concurrence des Européennes, puisqu'elles nous étaient également prohibées.

La société des dames européennes eût bien adouci notre séjour de Canton, surtout à ceux qui comme nous

y rencontraient à peine trois ou quatre interprètes de leur langue natale.

Ensuite l'autorité des consuls était presque sans effet. Ils éprouvaient à Canton vis-à-vis des autorités locales, ce que les ambassades éprouvaient à Pékin. Ils ne pouvaient être admis, ou bien n'obtenaient quand même aucune satisfaction ; leurs demandes devaient être adressées à des intermédiaires qui présentaient à leurs chefs les choses à leur manière, dans leur intérêt et jugeaient toujours avec l'insolence et les restrictions qu'il plaisait à leur orgueil d'imposer. Leur oppression avait jeu facile, car elle s'exerçait contre une poignée d'étrangers à sept mille lieues de leur pays et qui n'avaient à opposer aucun moyen de résistance, s'ils ne parvenaient à obtenir l'attention et l'appui de leurs gouvernements. Heureusement pour eux, les rigueurs de l'Empereur dans l'affaire de l'opium donnèrent du retentissement à leur cause, fixèrent l'attention sur eux et purent enfin déterminer le gouvernement anglais à employer la guerre pour combattre la plus orgueilleuse des nations et l'humilier en lui imposant par ses victoires, des rançons, des traités et par suite une amélioration au séjour des étrangers.

J'existais donc en Chine vers la fin d'une vieille époque et au renouvellement d'une nouvelle. La première nous bridait comme des enfants, et, tout en nous garantissant du danger, elle nous livrait à l'arbitraire. La seconde nous laissait plus libres, plus émancipés ; mais par contre, plus en face des préjugés de la nation, qui nous faisaient une lutte acharnée, et ne nous permettaient pas de jouir bien complètement des libertés obtenues. Cependant, avec de la réserve, ce dernier régime convenait davantage ; mais quoiqu'il en soit, il me reste

de tous deux le souvenir que ce n'est pas impunément que l'on quitte son pays, et qu'il faut joindre au désir d'accomplir son but particulier celui de lui être utile. Ce sentiment qui ennoblit tout voyageur lui prête en même temps la force de vaincre bien des difficultés, d'être soutenu contre l'ennui, de lui donner le goût des recherches instructives, des collections intéressantes, et de doubler le prix de son existence. Ce sentiment que j'apprécie beaucoup aujourd'hui et duquel on doit faire bonne provision lorsqu'on veut aller à l'étranger, ne me prêtait pas alors tout l'appui que j'en aurais pu tirer dans mes moments de loisirs; et privé de presque toute société, des distractions les plus nécessaires aux jeunes gens, j'ai quelquefois ressenti les atteintes de l'ennui, mais auquel je n'attribue cependant pas la cause d'une fièvre tremblante que je fis quelques mois après mon arrivée, qui fut sans doute provoquée par le changement de climat, par l'absence d'un exercice corporel suffisant, et qui me retint alité pendant quarante jours entièrement privé du sentiment de mon existence.

Je ne me réveillai ensuite que graduellement de cette espèce de léthargie; les songes que j'avais faits pendant ma maladie persistaient à me retenir éloigné de la réalité et à me maintenir dans l'illusion; le docteur ordonna la distraction du travail, mais j'eus de la peine à m'y remettre convenablement. Heureusement mon ami ne s'impatientait pas, il me consacrait au contraire les soins les plus affectueux, qui déterminèrent une guérison complète. A l'étranger on est plus sensible à l'affection qu'on nous témoigne qu'on ne l'est au sein de sa famille et de sa patrie, le moindre trait d'humanité y prend une valeur proportionnée à la privation que l'on y éprouve et est un grand bienfait dont on ne perd jamais le souvenir.

La guerre qui va nous occuper dans les chapitres suivants sera précédée d'une notice sur l'opium; en voyant les maux qu'il peut causer, on comprendra d'autant mieux les efforts qui ont été faits pour l'extirper.

Notice sur l'opium.

(*Extrait de Johnson's Medico-Chirurgical Review.*)

AVRIL 1842.

L'opium de Bénarès est celui qui est principalement employé pour la préparation du *chandou*, (on appelle de ce nom l'opium qui a subi la préparation nécessaire pour être fumé), à cause de son poids et de son bas prix; mais les consommateurs préfèrent le Patna, parce qu'il a un meilleur goût, qu'il est plus fort et que son effet est plus durable. Quand l'opium a été bouilli dans de l'eau, on le filtre à travers un morceau de toile, la liqueur est ensuite évaporée dans un vase large, à la surface duquel les impuretés qui apparaissent sont soigneusement écumées. Arrivé à la consistance de la pâte, l'opium est étendu en minces feuilles, et après s'être refroidi, il est coupé en longues bandes étroites qui sont encore réduites en poudre, dissoutes, évaporées, et en dernier lieu mises en boules qui ressemblent à de la cire de cordonnier. Dans cet état, le *chandou* est propre à être fumé et a au moins deux fois la force de l'opium cru. Quand il a été fumé une fois, il ne perd pas entièrement sa vertu, il est ramassé à la tête de la pipe et est alors appelé *tye-chan-*

dou, on en fait encore des pillules que prennent ceux qui sont trop pauvres pour fumer le chandou.

Les Chinois des classes peu aisées fument l'opium dans des boutiques construites pour cet usage, tandis que les riches le fument privément dans leurs propres maisons. Cette habitude ne se trouve guère que parmi les hommes, à l'exception de quelques prostituées qui s'y adonnent aussi. Un commençant ne pourra pas fumer plus de cinq ou six grains de chandou, tandis que de vieux fumeurs atteindront à des chiffres incroyablement élevés.

Une des principales causes qui excite les Chinois à cette terrible habitude, est leur remarquable disposition sociable. En Chine, chaque personne dans une position aisée a un salon dans sa maison, élégamment disposé pour recevoir ses amis avec des pipes, du chandou, etc. Tous sont invités à fumer, et plusieurs sont ainsi entraînés par curiosité et par politesse à se livrer à cette habitude que peu d'entr'eux sont ensuite capables d'abandonner.

Les boutiques d'opium sont les plus misérables réduits qu'on puisse imaginer ; elles sont ouvertes depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir, ayant chacune de quatre à huit couchettes, construites de bambou et couvertes de nattes sales. A la tête de chacune est placé un étroit tabouret en bois, qui sert d'oreiller ou de traversin. Dans le centre de chaque boutique est une petite lampe qui pendant tout le jour sert à allumer les pipes, et qui répand une triste lumière à travers cette sombre demeure de vices et de misère. Sur une vieille table sont placées quelques tasses et une bouilloire, avec un vase d'eau pour l'usage des fumeurs. D'un côté de la porte, le garçon du cabaret est assis avec du chandou et des pipes pour la commodité de ses chalands. La place

est remplie de la fumée du chandou et de quantité d'autres vapeurs, tout-à-fait insupportables à un odorat européen. La pipe est composée d'un tuyau et d'un fourneau; le premier est fait d'un bois lourd et dur, de quatorze pouces de longueur sur trois et demi de circonférence. Il est percé au centre, de l'extrémité à la tête, à laquelle est adaptée une espèce de tasse pour ramasser le tye-chandou.

Les fumeurs vont ordinairement deux à deux se reposer sur la couchette, avec leurs tabourets en bois. Voici leur manière de procéder : premièrement, l'un des deux prend une parcelle de chandou sur la pointe d'une espèce d'aiguille en fer et l'allumant à la lampe, l'applique à une petite ouverture dans le fourneau de la pipe. Après quelques bouffées, il remet la pipe à son ami, qui allume une autre parcelle de chandou et ils fument ainsi alternativement jusqu'à ce qu'ils en aient suffisamment, ou jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus acheter de l'énivrante drogue. La fumée est toujours chassée à travers le nez et même les vieux fumeurs l'aspirent dans leurs poumons avant de l'exhaler.

Pendant ce temps, ils sont d'abord babillards et la conversation est singulièrement animée; mais quand l'opium commence à faire son effet, elle se ralentit insensiblement; alors commence une autre période, ils rient fréquemment pour des causes insignifiantes, ou même sans autre cause que la surexcitation de leur imagination. La phase suivante présente de nouveaux symptômes. D'abord, contenance hébétée, grande pâleur et contraction qui ressemble à celle que laisse la fièvre aux personnes qui en ont été atteintes. Un silence de mort précède un profond sommeil qui dure de demi-heure à trois ou quatre heures. Dans cet état, le pouls devient

lent, mou et plus faible qu'avant la débauche. Tel est le cours général presque invariablement observé parmi les Chinois; mais chez les Malais, c'est souvent très-différent. Au lieu de la tranquillité qui précède un profond sommeil, les Malais deviennent fréquemment violents et querelleurs et souvent il en est qui perdent la vie dans ces effrayantes orgies.

Le chandou est quelquefois employé dans le but de se détruire soi-même; mais à cause de sa forte odeur et de son goût, il n'est jamais donné à personne comme poison. Il ne paraît pas que des morts subites soient résultées de trop fortes doses de chandou, quand il est employé en fumée. Lorsqu'une quantité trop considérable a été dépensée de cette manière, les maux de tête, le vertige et les nausées en sont les effets ordinaires, qui ne se dissipent que par des vomissements.

Quand une personne a une fois contracté l'habitude de fumer de l'opium, elle trouve extrêmement difficile de la discontinuer, mais il y a des cas qui prouvent que cette victoire peut être obtenue par la force de la résolution. Quand on a le désir de se corriger, il est très-dangereux d'approcher les boutiques d'opium, parce que l'odeur du chandou produit sur les fumeurs une irrésistible envie de se satisfaire une fois de plus. Cette pernicieuse habitude ne peut être subitement abandonnée sans substituer pour quelque temps à l'opium un excitant moins fort, parce que les conséquences les plus graves s'ensuivraient. La meilleure chose à prendre à la place est une infusion de tye-chandou et de samshou qui a environ un quart de la force du chandou; il faut en diminuer graduellement la dose jusqu'à ce que l'habitude en soit détruite. Mais si l'on veut persévérer à fumer, la constitution physique et le caractère moral de l'individu

sont détériorés ou détruits, spécialement parmi les basses classes.

Les hôpitaux et les maisons de pauvres sont principalement remplis par des fumeurs d'opium; on en compte les cinq sixièmes. Les effets ordinaires de cette habitude sur la constitution humaine sont la stupeur, le défaut de mémoire, la détérioration générale des facultés mentales, la maigreur, la débilité, la pâleur du teint, la lividité des lèvres et des paupières, la langueur, les yeux ternes et l'appétit détruit ou dépravé. Dans ces cas, les confitures et les cannes à sucre sont les seuls aliments qui soient encore de leur goût. Le matin, ces créatures ont une apparence de mort et ne paraissent pas s'être reposées ou fortifiées par le sommeil, quoique profond. Elles ressentent une remarquable sécheresse du gosier qui les excite à recommencer de fumer de l'opium. Si la dose n'est pas prise à l'heure accoutumée, il en résulte un grand abattement, le larmolement, le vertige et la torpeur. Si la privation en est complète, il survient une série de phénomènes plus terribles encore. Le froid accompagné de vives souffrances est senti sur tout le corps, la diarrhée arrive, avec un affreux sentiment de malaise moral, et si on refuse au patient son poison habituel, la mort vient terminer l'existence de la victime.

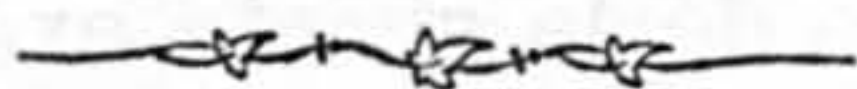
Il ne paraît pas cependant que les fumeurs d'opium jouissant d'une position aisée, meurent aussi jeunes que ceux qui vivent dans la pauvreté. Il en est qui atteignent au-delà de 70 ans et qui ont fumé habituellement de l'opium depuis trente ans. C'est un fait bien connu que l'empereur actuel de la Chine, Taoukwang, a été pendant plusieurs années esclave de cette passion, mais avec un grand courage et beaucoup de persévérance, il est parvenu à la maîtriser. Dès-lors il est devenu le plus fort an-

tagoniste de cette funeste habitude. Il fit publier plusieurs édits qui menaçaient de grands châtiments les fumeurs, les vendeurs et tous ceux qui se mêleraient du trafic de l'opium ; mais trouvant ces moyens insuffisants, il rendit le crime capital et le punit de mort. Quoiqu'il puisse être dit en faveur des marchands d'opium et contre la police ou la justice de l'empereur, on peut croire que le but réel de ses édits était le bien de ses sujets et qu'il espéra, mais vainement, d'extirper un vice également destructeur de la santé et de la moralité de ceux qui en deviennent les victimes. Mais une partie de ses gouvernants agissent avec des principes bien différents. Ils mangent, fument eux-mêmes de l'opium et acceptent des présents pour favoriser l'introduction de la drogue. Il est maintenant bien connu que dans plusieurs provinces méridionales de la Chine, l'opium est cultivé sur une grande échelle, sans le moindre empêchement de la part des autorités locales et sans que l'empereur en ait connaissance. Cette habitude devient en Chine si universelle qu'il est à craindre qu'aucune loi ne parvienne à arrêter ce torrent. Dans le Penang, des droits excessifs n'ont servi qu'à augmenter la soif de l'opium et ce qui est pire, le nombre des meurtres et d'autres crimes commis dans le but d'obtenir les moyens de se procurer de la drogue.



VI.

Blocus.



Dès longtemps avant mon arrivée à Canton, la question de l'opium était l'objet d'une lutte entre les Européens et les Chinois. Plus l'Empereur travaillait par ses édits à anéantir ce commerce, plus il prenait d'extension. L'importation de l'opium avait pris des proportions énormes. De deux à trois vaisseaux qui suffisaient autrefois à cette branche de commerce, le nombre à cette époque était monté à une vingtaine, et paraissait devoir s'augmenter encore. Du côté des négociants était le consul Elliot en tête ; on voit dans la correspondance de celui-ci avec son gouvernement tout le désir que l'Angleterre intervienne pour qu'elle tente d'obtenir du gouvernement chinois la légalisation de ce commerce.

Lord Palmerston, à la date du 15 juin 1838, répondait à Elliot :

« Quant au plan proposé par vous dans vos dépêches du 19 novembre 1837, d'envoyer à Chusan un commissaire spécial pour s'efforcer d'amener quelque arrangement avec le gouvernement chinois relativement au commerce de l'opium, le gouvernement de Sa Majesté ne voit pas assez clairement son chemin dans une telle mesure pour justifier son adoption dans le moment actuel, et pour ce qui concerne la contrebande de l'opium, qui forme aussi le sujet de vos dépêches des 18 et 19 novembre et 7 décembre 1837, je dois dire pour votre gouverne que le gouvernement de Sa Majesté ne peut intervenir dans le but de mettre les sujets britanniques en état de violer les lois du pays avec lequel ils font du commerce. Pour cette raison, les dommages qui pourront être soufferts par ces personnes comme conséquence de la stricte exécution des lois sur ce sujet, devront être supportés par ceux qui les auront attirés sur eux-mêmes de par le fait de leur propre conduite. »

D'après ceci, on voit que le gouvernement anglais ne voulait pas protéger la contrebande, ni même le commerce de l'opium. Il faut s'en tenir aux paroles de Palmerston lui-même : « le gouvernement de Sa Majesté ne voit pas assez clairement son chemin dans une telle mesure pour le justifier de l'adopter dans le moment actuel. »

Que penser de ces paroles ? Sinon que cette question était trop fraîche encore pour la résoudre dans l'intérêt des sujets de Sa Majesté britannique. Tout ce qui pouvait être fait pour eux était de les laisser libres de faire le négoce qui leur convenait, mais à leurs risques et périls.

Malgré les dangers d'une position aussi incertaine, les

négociants anglais et autres n'en continuèrent pas moins la contrebande de l'opium ; les Chinois leur facilitaient cette violation des lois impériales, car la plupart des mandarins étaient assez corrompus pour fermer les yeux moyennant une part dans les bénéfices.

Cependant il y en avait quelques-uns qui continuaient à lutter par les ordres de l'Empereur, qui le 3 janvier 1839, donna à Lin, gouverneur de Hukwang, la mission d'aller à Canton arrêter le commerce de l'opium.

En attendant son arrivée, le gouverneur et le lieutenant-gouverneur de Canton publiaient édits sur édits. De ces édits, l'un déclarait que si les navires continuaient d'apporter de l'opium à Whampoa, ils seraient renvoyés dans leur propre pays. Un autre avertissait les étrangers de la prochaine arrivée d'un commissaire impérial, et insistait sur la nécessité d'un départ immédiat des navires chargés d'opium, menaçant d'arrêter tout commerce en cas de non-exécution.

Dès le 1^{er} février 1839, nos communications commencèrent à être menacées d'interruption ; les portes donnant sur les faubourgs furent murées.

Par contre, Elliot, le surintendant du commerce anglais, organisait une police maritime dans les eaux de la Chine. Il écrivait tout ce qui se passait à son gouvernement, et, d'un côté comme de l'autre, on s'attendait à des événements. Le 26 du même mois, un Chinois accusé de faire le commerce de l'opium fut étranglé sur le devant de nos factoreries.

Cet événement, dont je ne fus pas témoin à cause de ma maladie, produisit chez tous les étrangers un sentiment de blâme et d'horreur, qu'ils exprimèrent en abaissant tous les drapeaux qui flottaient au-devant des consulats, et une protestation fut adressée au gouverneur.

Le commissaire impérial Lin arriva enfin à Canton le 10 mars, et huit jours après, il lançait un édit furieux, menaçant de faire mourir tous les étrangers, si l'opium à bord des navires européens ne lui était pas livré à l'époque qu'il indiquait.

Le lendemain 19 mars, le *Hoppo*, ou grand percepteur des droits, adressa par l'entremise des hong-marchands, l'ordre qu'aucun étranger ne sortit de Canton.

Les communications avec Whampoa furent arrêtées, des troupes rassemblées sur la rivière, où trois lignes de bateaux fermaient hermétiquement le passage.

Cinq cents soldats chinois stationnaient sur notre place de promenade dans des tentes ; ils étaient armés de coutelas, de demi-lunes, de piques et de boucliers en rotin. Au devant des tentes, on voyait de grandes lanternes suspendues, qui nous faisaient la nuit de charmantes illuminations.

Tout cet appareil de guerre n'avait d'autre but que de nous garder prisonniers à Canton, jusqu'à ce que l'opium fût délivré, et nous étions en effet si bien bloqués de tous côtés, qu'un chat n'aurait pu s'échapper sans être vu.

Nos domestiques, qui étaient tous Chinois, avaient reçu l'ordre de nous quitter. Ils n'avaient eu pour se préparer qu'une heure, pendant laquelle ils nous avaient à la hâte procuré des provisions pour quelques semaines.

Quoique nous n'eussions jamais fait le commerce de l'opium, nous étions traités sur le même pied que les autres négociants, et nous devions subir notre part des conséquences de la contrebande.

J'étais heureusement alors en pleine convalescence, et je pus m'aider aux travaux culinaires, et faire connaissance avec la cuisine où nous n'avions jamais mis

les pieds. Il fallait d'abord étudier les ustensiles pour en deviner l'usage, et savoir que l'éventail de palmier tenait lieu de soufflet. Il fallut ensuite apprendre à plumer la volaille sans en déchirer la peau, ainsi qu'une multitude d'autres petits détails fort nécessaires à la réussite d'un dîner. Nous avions dans nos provisions un fromage de Neuchâtel, dont je parvins un jour à composer un si excellent plat avec des pommes-de-terre, que l'eau m'en vient encore à la bouche, et que j'en reçus des compliments.

Nos maux dans ce blocus se bornaient à ces embarras matériels, mais ils devaient être beaucoup plus pénibles à ceux qui avaient à y ajouter la crainte que leur opium ne fût perdu, et qui pis est, que le désir ne prît à Son Excellence Lin, commissaire impérial, d'exécuter en leur entier les menaces qu'il nous avait faites. Quant à nous, la conscience nous laissait si tranquilles, que nous partagions peu ce genre d'inquiétudes. Cependant nous pouvions continuer à être traités en coupables, et nous n'étions pas moins attentifs que d'autres aux nouvelles qui circulaient. Nous apprîmes le 24 au soir qu'Elliot, surintendant du commerce anglais, avait pu se frayer un chemin à travers toutes les difficultés, et était arrivé à Canton, où il fit immédiatement hisser le pavillon du consulat, et où il convoqua une réunion des intéressés, ensuite de laquelle il adressa immédiatement deux dépêches au Vice-roi, gouverneur de Canton.

Dans la première, il réclame des passeports pour les navires et les Anglais à Canton, en même temps que des bateaux et une garde pour les protéger contre les insultes de la populace, dans leur déménagement de Canton à Macao. Il fait entendre que si dans trois jours, à compter depuis la réception de sa missive, il n'est pas donné sa-

tisfaction à sa demande, il en conclura que les hommes et les navires de son pays sont considérés comme prisonniers, et qu'alors il agira en conséquence.

Il ajoute qu'il ne peut dissimuler à Son Excellence sa profonde et triste conviction que la paix entre les deux nations est maintenant dans le plus grand péril à cause des derniers procédés du gouvernement chinois, qui sont aussi alarmants qu'inexplicables. Et au nom du souverain qu'il représente, il se déclare déchargé de toute responsabilité sur les conséquences qui pourraient en résulter.

Dans la seconde dépêche, il exprime le désir qu'on lui fasse authentiquement connaître la volonté de l'empereur, afin qu'il puisse la satisfaire autant que cela est en son pouvoir, et qu'on lui délègue un officier pour régler paisiblement avec lui les questions à l'ordre du jour.

Pour prévenir des conflits et tout désordre, il réclame liberté pour lui-même, afin qu'il puisse vaquer à ses devoirs.

Il demande instamment que nos domestiques soient rendus à leurs occupations, que le renouvellement des provisions puisse s'opérer, et que les barricades sur le devant des factoreries soient enlevées.

Il termine en disant que pour ce qui concerne sa correspondance, des expressions impropres peuvent quelquefois s'y rencontrer, et il prie Son Excellence de croire que c'est au défaut de connaissance de la langue qu'il faut en attribuer la cause, et jamais à l'intention de manifester un manque de respect envers les grands officiers du gouvernement chinois, ce qui l'exposerait lui-même au déplaisir de son souverain.

Cette correspondance laisse voir toutes les dispositions conciliantes du représentant anglais, mais elles furent

sans résultat, et la réponse qui arriva le même jour renouvelait simplement l'injonction de se soumettre sans aucun délai aux ordres précédemment donnés de livrer l'opium au gouvernement chinois.

Cette livraison n'était pas chose si facile, une partie de cette marchandise était la propriété de marchands de Bombay et de Calcutta qui l'avaient consignée à des maisons de Chine, et celles-ci devaient leur en rendre compte ; ce qui n'était pas petite affaire, puisqu'il y avait vingt mille deux cent quatre-vingt-trois (20,283) caisses à bord des navires européens dans les eaux de la Chine, ce qui représentait, à un taux bien modeste, la somme de cinquante millions de francs.

Cependant le terme fixé par le commissaire impérial était bientôt échu ; il fallait se résoudre à livrer l'opium, ou nous laisser exposés à mourir de faim, de soif et de tous les mauvais traitements dont nous étions menacés. L'épée de Damoclès était bien décidément là suspendue sur nos têtes, le moindre événement pouvait faire rompre le fil qui la soutenait encore, et il était urgent de voir enfin de quelle manière nous parviendrions à sortir de cette position si éminemment périlleuse.

En suivant le cours de ces affaires d'opium, on comprend combien la position d'Elliot devait être difficile dans ces extrémités. D'un côté, il voyait la perplexité des sujets anglais ; il n'ignorait pas que les châtimens infligés par les Chinois compromettaient tous les négociants coupables ou non, ceux de nations étrangères comme ceux de la sienne. D'un autre côté, en leur promettant l'intervention de son gouvernement pour les délivrer des dangers où ils étaient placés, n'encourait-il point pour lui-même disgrâce et punition ? Comment parviendrait-il à déterminer son gouvernement à ratifier des promes-

ses qui paraissaient si contraires à ses vues? Nonobstant tous les doutes qui devaient s'élever dans l'esprit du surintendant; il fallait agir, ou se déclarer l'inutile représentant de sa nation, rester à Macao et laisser mourir ceux qu'il avait mission de protéger. En face d'une semblable alternative, tout homme de cœur devait vaincre ou mourir. L'inaction eût été le déshonneur. Mais Elliot sut comprendre et faire son devoir. Il vint à Canton au péril de sa vie pour protéger les négociants tout en partageant leurs dangers, et les engager à livrer leur opium en leur garantissant au nom du gouvernement britannique qu'ils seraient remboursés de leurs pertes.

Cette garantie fut solennellement donnée aux intéressés qui l'acceptèrent avec bonheur, et produisit l'heureux effet de nous rendre un peu de sécurité et d'espérance.

Le 27 mars, Elliot en donna avis au commissaire par la lettre suivante :

« Elliot, etc., a eu à présent l'honneur de recevoir pour la première fois les ordres de Votre Excellence portant la date du 26 mars 1839, issus d'après la volonté du Grand Empereur, de livrer dans les mains d'honorables officiers, nommés par Votre Excellence, tout l'opium en la possession des sujets anglais.

« Elliot doit fidèlement et complètement remplir ces ordres, il veut maintenant demander respectueusement qu'il plaise à Votre Excellence d'indiquer la place où les navires de sa nation, ayant de l'opium à bord, devront se rendre; afin que le tout puisse être livré. Le compte fidèle en sera transmis aussitôt qu'il sera reconnu. »

Le commissaire impérial ne tarda pas à rendre une réponse, elle fut envoyée le même jour et, selon la coutume, adressée à un Mandarin intermédiaire qui la transmet à d'autres moins élevés en rang, jusqu'à ce qu'enfin, elle

puisse être remise par un officier qui soit de rang égal à celui à qui la lettre doit parvenir.

Cette fois-ci, elle passa exceptionnellement par une filière un peu moins longue que d'habitude, et fut simplement envoyée à Chu, préfet de Kwangchou-fou, qui l'a remit aux hanistes pour la transmettre directement à Elliot.

« L'obéissance, disait le commissaire, qui paraît devoir être rendue à mes commandements de livrer l'opium, prouve de la part d'Elliot, un respectueux sentiment de devoir et de bonne entente sur ce sujet. Je trouve que les navires, à présent dans ces mers, sont en totalité au nombre de vingt-deux, et les enquêtes que j'ai faites sur l'opium qu'ils renferment m'en ont déjà fourni l'état général.

« Le surintendant n'aura aucune difficulté de s'assurer de sa totalité en insistant auprès des étrangers dans les factoreries pour en connaître le compte précis qui doit être immédiatement écrit, présentant un état bien clair et bien déterminé et qui me permette de concert avec le gouverneur de le reconnaître, quand nous irons assister à la livraison qui en sera faite.

« Il ne doit pas faire un faux rapport, pour ne pas assumer sur lui-même la faute de recéler, de tromper et de tolérer ; gardez-vous de ceci. »

La traduction du chinois en anglais et de l'anglais en français détruit sans doute le cachet original, mais cela n'empêche pas de comprendre une insinuation dont Elliot eut grande raison de ne pas vouloir assumer la responsabilité.

Tout en déclarant au commissaire que le nombre de caisses d'opium à livrer était de vingt mille deux cent quatre vingt-trois, Elliot insista sur l'impossibilité où il

se trouvait, comme consul anglais, d'obtenir des négociants d'autres nations l'opium qu'ils pourraient avoir en mains.

Peu à peu toutes les mesures furent prises et toutes les règles fixées pour la livraison de l'opium.

Des représentants furent nommés de part et d'autre, Johnston pour les Anglais, afin de se rencontrer à Bocca-Tigris le 3 avril et de procéder à cette opération; tandis qu'Elliot et nous tous, restions à Canton sous les mêmes conditions d'emprisonnement qui ne devaient être améliorées que proportionnellement à cette livraison, ainsi que le promettait un édit du commissaire qui disait que: quand cinq mille caisses auraient été livrées, les domestiques seraient renvoyés dans les factoreries.

Qu'après cinq mille autres caisses livrées, les bateaux de passage pourraient recommencer leurs courses.

Cinq mille de plus r'ouvriraient les communications.

Qu'enfin le restant de la totalité à lui dûment remis, le commerce serait de nouveau complètement ouvert.

Lin le commissaire, était un homme très expéditif, mais très inconsideré dans ses démarches. A chaque occasion, il donnait une nouvelle preuve de son zèle imprévoyant et compromettant pour son pays. Un jour, il fit passer une circulaire dans nos factoreries en demandant qu'elle fût signée, ou sinon qu'aucun navire anglais ne stationnerait plus dans la rivière.

Cette feuille disait que : Tous les vaisseaux qui porteraient de l'opium seraient brûlés; que l'équipage, du dernier mousse au capitaine, serait étranglé, ainsi que du plus petit commis au plus grand des chefs auxquels des consignations d'opium seraient faites.

Il est difficile d'imaginer toute l'indignation que ces horreurs produisirent, et dès lors, on comprit que toutes

relations commerciales entre l'Angleterre et la Chine seraient désormais impossibles et que la saisie de l'opium, l'emprisonnement des négociants et du représentant anglais, ne seraient pas les seules raisons qui pourraient engager l'Angleterre à prendre fait et cause en mains, et qu'elle en trouverait un puissant motif dans l'arbitraire intolérable des autorités chinoises.

Les Anglais jurèrent qu'ils quitteraient Canton aussitôt que le blocus serait levé et qu'ils n'y rentreraient que quand ils seraient vengés des offenses qui leur étaient si gratuitement prodiguées. Ils firent un mémoire des événements, qui résumait tous leurs maux et tous leurs griefs. Ils le signèrent tous et l'adressèrent à lord Palmerston, en lui manifestant énergiquement leur espérance dans l'intervention immédiate du gouvernement de la Reine.

Lin se rendit à Bocca-Tigris le 10 avril pour assister enfin à la livraison de l'opium. Il n'exécuta pas strictement ses promesses. Plus de dix mille caisses étaient déjà dans ses mains sans qu'il nous eût encore rendu nos domestiques, qui ne nous furent renvoyés que le 5 mai, après que nous en avions été privés pendant plus de cinq semaines.

Ce ne fut que le vingt-deux du même mois que les vingt mille deux cent quatre-vingt trois caisses d'opium furent entièrement livrées. Elliot écrivit alors au commissaire pour l'aviser qu'il allait maintenant rétablir sa santé délabrée à Macao et qu'il souhaitait prendre congé, ce qui lui fut immédiatement accordé. Son départ et sa course à Macao s'effectuèrent sans autre difficulté, accompagné par seize ressortissants anglais, particulièrement compromis dans la question de l'opium et bannis à perpétuité de la Chine par le commissaire impérial.

Tous les autres Anglais le suivirent bientôt, aussi bien

pour satisfaire leurs vœux particuliers que pour obéir aux ordres d'Elliot qui leur avait à tous signifié l'obligation de quitter Canton avec leurs navires et tout ce qui leur appartenait.

Dans ce moment-là, j'aurais souhaité bien vivement d'être du voyage ; je n'étais pas tant fatigué de celui que je venais de faire pour m'ôter à jamais le désir de le renouveler, et je crois bien que si j'eusse alors regardé jusqu'au fond de mon cœur j'y aurais trouvé le désir bien vif et bien prononcé, de revenir sur mes pas, fallût-il doubler encore une fois le cap de Bonne-Espérance et essuyer des tempêtes monstrueuses. Mais je n'étais pas un enfant gâté, je me gardais bien de plonger ma sonde jusqu'au fond et de chercher à faire surgir des pensées que ma raison n'aurait peut-être pas eu la force de réprouver.

Je restai donc à Canton avec ceux qui y restaient. L'absence des Anglais réduisit considérablement notre nombre, mais avec leur départ, la conclusion d'un premier acte est maintenant terminée.

Des voiles tendues profitent des vents qui les poussent avec ardeur, et s'en vont rapidement porter à la cour de Saint-James les nouvelles qui décideront de notre sort. La guerre sans doute nous attend, elle veut des victimes : Où seront-elles ? Quelles seront-elles ? Qu'importe. Toi, pauvre négociant à l'étranger, si tu meurs, ce sera pour conquérir une place à tes après-venants ; si ton abnégation et tes souffrances sont incomprises, qu'importe encore, elles n'en seront que d'autant plus méritoires pour toi.

Pendant le mois de juin, le commissaire fit faire des fosses à Chinkau, près de la Bogue, pour enterrer l'opium des Anglais ; mais à moins d'ensevelir en même temps

les amateurs de cette drogue, son œuvre ne fera que de lui donner un plus grand développement.

Otons au fumeur son tabac, au buveur son liquide, à toute passion son objet, et nous verrons s'accroître les désirs de la possession et s'augmenter les extravagances pour trouver à chacune son dada.

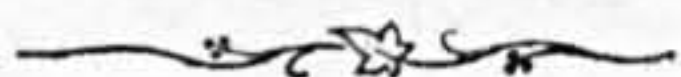
Avec la connaissance du cœur humain, comment un gouvernement qui recherche le bien peut-il employer un tel moyen, et croire qu'un mal sera coupé par la racine en violant les premiers droits de l'homme, ceux de la propriété et la liberté d'en user ?

Réformez vos fumeurs, Messieurs les Chinois ; réformons nos passions, Messieurs les humains, et chacun de nous saura que ce n'est pas le commerce qui doit être exclu, mais l'emploi de ce qu'il nous procure qui doit être modéré.



VII.

Préparatifs de guerre.



Maintenant spectateurs inoffensifs du petit drame qui vient d'être placé sous vos yeux, reprenons haleine. Transportez-vous si vous le voulez bien, au milieu de la Cour de Victoria, où l'on connaît aussi bien qu'à Pékin, à Nankin et à Canton les meilleures espèces de thé ; où le thé noir est préféré au thé vert parce qu'il est moins fiévreux ; où le Souchong mêlé d'un peu de Pekoe, ou d'Orange-Pekoe est humé avec délices. Jetez s'il vous plaît un coup-d'œil rapide sur ces théières qui répandent leurs parfums et qui sont aussi communes sur les tables anglaises que la cafetière l'est chez nous, et vous ne manquerez pas de vous dire que la Grande-Bretagne aussi est

très intéressée à conserver des relations avec le Céleste Empire. Le liquide si réchauffant et si parfumé jouera aussi son rôle dans cette affaire, et peut-être la reine aussi bien que ses peuples ont déjà résolu qu'à tout prix il faudrait en conserver les sources directes. Je voudrais avoir un peu plus de temps pour aller écouter avec vous la conversation de toutes les ladies, de toutes les misses des trois royaumes unis. Nous verrions bien que tous leurs vœux sont en faveur de la guerre qui doit amener la réouverture des communications. Nous sommes parfaitement en droit d'admettre que leurs discours ne seront pas inutiles, que ce qu'elles diront si modestement auprès du foyer, sera répété par les hommes en public, et que leur opinion ne manquera pas de prévaloir quand l'heure de la résolution à prendre sonnera. Comme elle ne doit pas tarder, hâtons nous de précéder la flotte qui partira bientôt pour la Chine, et vous, cher lecteur, qui prenez intérêt à mes souvenirs, veuillez revenir avec moi dans l'Empire Céleste pour y attendre les événements.

Comme nous ne sommes pas marchands d'opium, nous y serons les bienvenus, et nous nous trouverons placés sous la protection immédiate des autorités qui ne souhaitent pas de créer de nouveaux ennemis à leur nation. D'ailleurs Lin, le *Jumchae* ou Commissaire impérial, est presque satisfait ; la reddition de l'opium, maintenant enseveli et l'approbation de son souverain, l'ont rendu content de lui, et moyennant promesse de ne plus faire le commerce de l'opium, il exprime par un édit le désir de voir les Anglais rentrer à Canton. Quelques-uns d'eux, qui y ont laissé de grands intérêts, s'y feront représenter et y paraîtront quelquefois ; mais généralement ils restent à Hong-Kong, ou à Macao, où ils se groupent autour d'Elliot leur surintendant, qui veille attentivement à la

conservation du bon ordre et des intérêts de sa nation. Malgré tous ses efforts, il survient diverses querelles. Un Chinois fut tué, dit-on, par un Anglais sans que la chose fût prouvée, malgré toutes les recherches qui furent faites. A cette occasion, le *Jumchae* veut une tête d'Anglais pour venger celle du Chinois, et il offre cinq cents piastres, soit fr. 2,675 au premier qui lui en apportera une. De nouveau il intercepte les communications avec Canton. Me trouvant à Macao à cette époque, un Chinois ne voulait se charger d'une lettre que je désirais envoyer à Canton, que moyennant le prix de dix piastres (fr. 53»50).

Dans ma correspondance de Chine, qui a été sauvée à l'incendie de Travers, et que mon père vient de me remettre, je retrouve les détails suivants :

Macao, le 27 août 1839.

« Lin a de nouveau fermé les communications, il a ordonné que les domestiques quittent les Anglais, qu'aucune alimentation ne leur soit fournie et avec grande réserve aux autres étrangers, afin qu'ils ne puissent secourir les Anglais. Par suite de cet ordre, ceux-ci viennent de quitter Macao et se sont retirés à Hong-Kong, où la colère du *Jumchae* ne manquera pas de les poursuivre encore. Ils y trouveront des sources d'eau empoisonnées et peu de Chinois disposés à leur fournir des aliments. Hier je suis allé chez un des derniers restés ici et il m'a fait entrer dans une chambre où il y avait un autre de ses compatriotes qui était couché; sa figure était toute balafrée. C'était Monsieur Mark Moss qui était sur le schooner *Black Joke* avec huit à dix Lascars au moment où une centaine de Chinois les assaillirent. D'abord ils coupèrent en pièces les Lascars, les jetèrent à l'eau et ils commencèrent à en faire autant à M. Moss; ils lui avaient déjà

coupé le bout du nez et l'oreille gauche, qu'ils avaient mise dans sa bouche, lorsqu'ils virent s'approcher le navire *Harriet* et ils s'enfuirent rapidement après avoir donné quelques coups de couteaux dans les voiles pour les rendre impropres au service, et commis quelques vols. M. Moss est très malade, lui seul a été sauvé avec un Lascar qui s'était jeté à l'eau et couché sous le schooner, qui a ensuite été conduit à la remorque par l'autre navire.

Lin est près de Macao, à Casa-Branca dans la maison d'un mandarin ; il se prépare à aller chasser les Anglais d'Hong-Kong ; tout cela nous place de nouveau dans une position dangereuse. Aux yeux des Chinois, rien ne nous distingue des Anglais et nous n'osons pas nous écarter à plus de dix minutes de la ville. Cependant un jour, je me suis rendu sur une colline un peu plus éloignée, d'où j'ai vu les jonques de guerre des Chinois, qui m'ont paru peu redoutables. »

Macao, 3 septembre 1839.

« Le Jumchae aujourd'hui a été à Macao, accompagné de deux à trois cents soldats. Les Portugais ont tiré le canon en son honneur. Après avoir été à Canton, il doit venir à Hong-Kong chasser les Anglais ; je doute qu'il y parvienne. »

Macao, 4 septembre.

« La France a envoyé dernièrement un Français, M. Charles-Alexandre de Challaye, pour la représenter comme consul. Il est à peu près de même âge que moi et nous avons été très heureux de nous rencontrer. Pour le moment, il n'y a pas une seule maison de commerce française en Chine, et nous sommes à peu près les seuls représentants de cette langue, surtout à Canton.

En attendant que nous allions tous deux dans cette dernière ville, M. de Challaye demeure près de chez nous ; le soir il vient me voir, et nous faisons une promenade à cheval. Comme je me souviens encore de la chute d'âne que j'ai faite à Londres, je suis très circonspect et cherche à profiter des leçons qu'il me donne.

En fait de Français, nous en avons quelques-uns à Macao. Ce sont des prêtres qui ont un établissement de missions dans cette ville, où ils préparent de jeunes tonsurés qui se vouent aux chances du prosélytisme dans l'intérieur de la Chine. Le père Légrégeois, qui est le supérieur de cet établissement est fort aimable ; il nous a raconté qu'on leur enseignait le mieux possible la langue chinoise, qu'on leur laissait croître les cheveux pour en faire une tresse, que l'on rasait aussi leur crâne et leurs cils, le tout pour les *chinoisier* le plus possible, et rendre ainsi leur nationalité méconnaissable.

Malgré ces précautions, il en est toujours quelques-uns qui se trahissent ou qui sont trahis.

Un jour j'ai été chargé de remettre aux autorités chinoises une rançon de mille piastres pour une de ces pauvres victimes. J'avais un mot d'ordre pour le reconnaître, et ayant satisfait à l'épreuve, je fus heureux de pouvoir le renvoyer à Macao et de participer ainsi à la liberté d'un homme qui venait de supporter une détention de deux années. »

Macao, 6 septembre.

« Je reçois à l'instant un billet de M. de Challaye. Il me dit : « On s'est battu hier à Hong-Kong, des navires anglais contre des jonques mandarines à l'entrée du passage de Lama ; les premiers voulaient des provisions, » et les derniers ne voulaient pas les leur donner.... »

Il est cruel de se battre pour ne pas mourir de faim ; mais cet état de choses ne se prolongera plus longtemps. On dit que le gouverneur général de l'Inde a reçu du gouvernement anglais l'ordre d'envoyer une flotte de Calcutta, et qu'elle va se mettre en route sous le commandement de l'amiral Maitland, qui conduisit Napoléon à Sainte-Hélène. »

Canton, 5 février 1840.

« Lin a fait acheter deux navires, l'un, le *Cambridge*, lui a été fourni par une maison anglaise, et l'autre qui s'appelle le *Thomas Perkins*, provient d'une maison américaine. Comme il est douteux que les Chinois sachent en faire usage, ce préparatif n'est pas plus inquiétant que tous les forts qu'ils construisent depuis Bocca-Tigris jusqu'à Canton. On ne parle plus en ce moment de la flotte que l'on croyait en route, mais son arrivée surprendra d'autant plus.

Depuis près de deux mois, je suis le seul Suisse à Canton, et, excepté les domestiques, presque entièrement seul dans toute la factorerie. Après le retour de mon ami, j'irai aussi quelques jours à Macao. »

A Honchan, 30 avril 1840.

(Ville bâtie en grande partie sur la rivière et à distance à peu près égale de Canton et de Macao).

« Je viens de passer quelques jours à Macao et je suis maintenant dans un grand *Sampan* loué par ma maison pour effectuer mon retour à Canton avec des valeurs importantes. Ce bateau chemine tantôt à la faveur d'une voile quand le vent le permet, tantôt avec les rames d'une dizaine de Chinois, quand il ne suffit plus pour nous faire avancer. Awhoy, un de nos domestiques m'accompagne,

et je suis encore à l'instant sous la vive impression de frayeur que vient de me causer la rencontre de trois pirogues très étroites, mais très longues, contenant au moins cent pirates, qui grâce à Dieu, se sont contentés de me rançonner très modestement. Ce fut un triste réveil quand Awhoy, entrant ce matin dans ma cabine fit sonner à mes oreilles le mot de *ladrons* (pirates), et me dit le danger qui nous menaçait par le voisinage de ces hommes qui étaient en effet tout près de notre bateau. Je me levai et au moment où je parus sur le pont, mes bateliers faisaient un vacarme affreux; ils sortaient les flèches de leurs carquois, ils criaient des paroles dont je ne comprenais que les mots *fan-quoie* et *chop*. Le premier signifie *Diab!e d'étranger* et dans ce cas-ci, le second voulait dire *permission*. D'après le peu d'anglo-chinois qu'Awhoy pouvait me faire comprendre, je conclus cependant que mes bateliers cherchaient à faire ressortir l'idée que n'étant pas Anglais, mais *Faquié*, ami, j'avais obtenu un chop ou une permission des autorités pour aller de Macao à Canton. Quoiqu'il en soit, les négociations entre notre bateau et ceux des pirates étaient très inquiétantes pour moi; je crus dans de certains moments que ma dernière heure était sonnée et que je ne reverrais plus patrie, famille et amis. Enfin, après une demi-heure de pourparlers, Awhoy vint me dire que les *ladrons* me laisseraient passer tranquille si je leur payais une rançon. Je fus bien étonné de les avoir vu faire tant de bruit pour la petite somme de deux piastres dont ils se sont contentés, et qui leur a été immédiatement payée; après quoi la marée commençant à redevenir favorable, l'ancre fut levée, et maintenant nous voici de nouveau en route et bientôt à Canton, où après cet événement je me réjouis d'arriver. »

Canton, 15 juin.

« Nous recevons à l'instant une lettre de Macao qui nous dit que « la partie de la flotte qui est arrivée à Singapore avec de la troupe à bord est attendue aujourd'hui ou demain. » J'ai vu les journaux de Singapore mentionnant l'arrivée de Sir Gordon Bremer, de Calcutta, avec ordre de venir immédiatement en Chine ; nous pouvons donc attendre à chaque instant le *Wellesley* de 72 canons, le *Larne*, de 28, et le *Cruiser* de 18, avec trois bateaux à vapeur, et dix de transport. Le consul Elliot a envoyé sa goëlette à leur rencontre.

Tout nous prouve maintenant que le gouvernement anglais prend fait et cause pour nous, que l'écheveau embrouillé des négociants sera démêlé par lui ; et que nous sommes bien rapprochés du moment décisif ; l'escadre avait ordre de lever l'ancre de Singapore le 23 mai écoulé. Les Chinois ont fait inutilement la semaine passée une tentative pour brûler des vaisseaux anglais qui sont ici près à Tongkou ; tout cela par surprise, et sans avoir déclaré la guerre. Nous ne sommes plus que vingt étrangers à Canton ; nous pensons aussi qu'il nous faudra bientôt partir. Après tout, ces voyages de Canton à Macao, aller et retour, nous procurent de la distraction, et quoiqu'ils aient une cause triste et bien sérieuse, ils nous accablent moins que la chaleur, qui est suffocante.

Canton, 1^{er} juillet.

« L'escadre est arrivée et est immédiatement partie contre le nord. L'annonce du blocus du port et de la rivière de Canton a été faite de la part de Sir Gordon Bremer, et un manifeste du consul Elliot annonce au peuple chinois qu'il a plu à la reine d'Angleterre de

nommer de hauts officiers pour faire connaître la vérité à l'empereur. On dit à présent que l'expédition est composée, avec les navires qui l'ont rejoint en Chine, de vingt vaisseaux de guerre, et de trente pour le transport des soldats de terre, qui sont au nombre de 4,000.

Macao, 19 août.

D'après nos prévisions, nous sommes venus ici ; il était inutile de rester plus longtemps à Canton, où il n'y avait plus rien à faire. Comme le commissaire Lin se réserve de faire apposer son sceau sur le *chop* ou la permission qui nous accorde de voyager, nous avons dû l'attendre pendant deux jours, parce que, nous a-t-on dit, il avait reçu des nouvelles de l'empereur, et qu'il n'a pas eu le temps de s'occuper de nous plus vite. Nos malles étaient faites, nos préparatifs terminés, et deux jours d'attente nous ont paru deux siècles. Enfin nous avons pu prendre notre vol et quitter nos murailles brûlantes et notre prison pour une vie plus libre, un air plus pur et une nature plus fraîche.

Je vous ai déjà parlé des missionnaires français ; parmi eux, il se trouve un célèbre linguiste Savoyard, M. Callery ; il vient de terminer la traduction en français et en latin d'un dictionnaire chinois, et entreprendra encore d'autres travaux plus importants. Quoiqu'il soit ecclésiastique, il ne porte pas de soutane et est un parfait joyeux camarade. M. Bovet a voulu utiliser les carabines que son oncle avait laissées en Chine, et a fait organiser un petit tir à l'instar de nos tirs suisses ; MM. Callery, et Henri Racine, de la Chaux-de-Fonds, y ont pris part. Nous étions sous une tente, et tout en tirant nous pensions à la Suisse et nous en parlions. Malgré la chaleur extrême qui réagissait sur le système nerveux, notre cible était

criblée sans cependant que nous fissions beaucoup de cartons. La journée était délicieuse, nous étions sur une colline et jouissions d'une vue splendide sur la mer et les îles avoisinantes. Des journées pareilles dédommagent de bien des maux, je regrette qu'elles soient si rares pour nous. — Depuis que les navires de guerre sont en Chine, les Anglais se croient plus en sécurité, et quoique leurs têtes aient été mises à prix, il y en a dans ce moment un bon nombre à Macao, qui s'y promènent.

L'un d'eux, M. Vincent Stanton, de la maison du missionnaire Gutzlaff, est allé le 6 courant, à cinq heures du matin se baigner seul. Il a été fait prisonnier et conduit à Canton. Yi, le mandarin de Macao, est ensuite allé intercéder pour qu'il fût rendu à la liberté, et comme sa demande a été refusée, le capitaine Smith et les corvettes *Larne* et *Hyacinthe* ont été conduites à portée de canonner le petit camp chinois auprès duquel M. Stanton a été pris. Nous avons assisté comme spectateurs à cette attaque, nous étions sur une colline assez voisine. Après avoir fait pleuvoir un grand nombre de boulets, tué et délogé les soldats chinois, deux cents Anglais se rendirent à terre et mirent le feu aux baraques qui furent complètement détruites en bien peu de temps. »

M. Stanton n'a été rendu à la liberté qu'en décembre, mais par un nouveau commissaire que l'on appelait Kishen. Dans l'intervalle, Lin avait été rappelé le 27 septembre à Pékin pour rendre compte de sa conduite. Il fut censuré et privé de ses charges à cause des moyens insuffisants qu'il avait employés pour l'abolition du commerce de l'opium, qui continuait malgré toutes les menaces à se faire avec un acharnement vraiment frénétique.

Le nouveau commissaire paraissait avoir une politique

plus douce que son prédécesseur; il conclut un armistice qui ne tarda pas à être annulé par un édit de l'Empereur; mais en janvier 1841, après la prise des forts de Chuenpee, l'armistice fut renouvelé, et par les préliminaires d'un traité qui n'attendait que la ratification de l'Empereur pour être mis à exécution, les Chinois s'engageaient à céder l'île de Hong-Kong, à la couronne anglaise comme indemnité, plus six millions de piastres, soit trente-deux millions et cent mille francs au modeste change de 5 francs 35 centimes la piastre. Ils consentaient également à ce que les rapports officiels se fissent à l'avenir directement et sans aucune entremise, et que le commerce fût de nouveau ouvert dans dix jours. En attendant la réponse de Sa Majesté le fils du Ciel, les Anglais prirent très paisiblement possession de Hong-Kong, le 26 janvier 1841, au nom de S. M. B. la reine Victoria, tout en déclarant sujets de la Reine les Chinois qui habitaient l'île et en leur donnant l'assurance de sa protection.

Cette île auprès de laquelle est un des plus beaux ports que l'on puisse voir, donnait un pied-à-terre extrêmement commode aux Anglais; c'est une montagne élevée qui s'étend en pente assez brusque jusqu'à la mer. Les Anglais commencèrent immédiatement à tracer et à construire une très belle route faisant le tour de l'île. Bientôt on y vit des casernes pour les militaires, des hôtels pour les autorités et des terrains préparés pour toutes les maisons qui devaient en bien peu de temps commencer la ville à laquelle on donna le nom de Victoria.

La prise de possession de Hong-Kong ne fut nullement contestée, malgré un nouvel édit impérial qui blâmait Kishen pour avoir sollicité des faveurs trop grandes pour les Anglais, dont l'empereur paraissait vouloir annuler l'effet en déclarant qu'il avait seulement prétendu faire

des promesses, et en dégradant son commissaire qu'il fit conduire à Pékin sous bonne garde et comme un prisonnier.

En attendant l'arrivée de Yishan, Lungwan et Kikung, nommés pour le remplacer, le commissaire provisoire Yang et Elliot firent un arrangement provisoire pour la réouverture du port de Canton aux navires et aux négociants de toutes les nations, mais bien entendu à leurs propres risques et périls. Pendant ce moment transitoire, Elliot vint momentanément s'établir dans sa résidence de Canton, où les nouveaux commissaires firent leur entrée le 14 avril 1841. On apprit avec plaisir qu'ils maintiendraient les dispositions provisoires qui venaient d'être prises par Yang relativement au commerce. En attendant que les importations et exportations pussent recommencer leurs cours ordinaire, les deux nations travaillaient avec une égale vigueur, l'une pour être forte dans l'attaque et l'autre pour rester invincible. La création de la colonie anglaise de Hong-Kong continuait à être conduite avec une ardeur incomparable; l'île qui ne contenait aucune habitation européenne, avait été prise le 26 janvier 1841, et le premier mai de la même année paraissait le premier numéro de la *Gazette de Hong-Kong*, publiée par les autorités de cette île, qui ne tardèrent pas à déclarer Hong-Kong un port libre, en même temps qu'elles promettaient à tous l'entière protection des hauts officiers de la nation anglaise.

Dès-lors, il fut facile de prévoir l'immense importance que cette place acquerrait pour les étrangers; elle devenait au besoin un refuge assuré, un lieu de ravitaillement, et pour les Anglais en particulier une station intermédiaire et bien commode entre leur gouvernement de l'Inde et les côtes de la Chine.

La flotte n'eût-elle servi qu'à obtenir la cession de Hong-Kong, que sa présence n'avait pas été inutile. La nouvelle possession des Anglais leur fut précieuse déjà pendant les opérations de la guerre qui allait suivre ; on y déposa et on soigna les blessés et les malades, et elle servit de point de ralliement.

Maintenant les six millions de piastres promis par les Chinois comme indemnité restent encore à verser ; nous verrons de quelle manière ce versement se fit.



VIII.

Hostilités.



Dès l'instant que la réouverture provisoire du commerce de Canton fut accordée, nous fîmes comme les autres négociants et nous résolûmes que j'y retournerais avec des marchandises, mais comme chacun, à nos risques et périls. Dans le début, on déploya la plus grande activité et je ne serais point surpris lorsqu'on me dirait que pendant le premier mois de cette suspension d'armes qui a duré de six à sept semaines, il s'est fait au moins pour cent millions d'affaires tant en importation qu'en exportation. Mes compagnons de voyage, MM. Jardine et Humpston étaient aussi à Canton à cette époque ; ce dernier venait quelquefois passer la soirée auprès de moi, et tout en repassant nos souvenirs, nous causions du présent et de l'avenir. Sans savoir ce qui nous attendait d'une manière un peu certaine, nous sentions que

L'atmosphère politique était lourde, que son horizon était rempli de gros nuages et que l'inaction et le calme précurseurs de la tempête renaissaient immédiatement après les opérations commerciales terminées. Les bateaux sur la rivière diminuaient chaque jour, les rues devenaient solitaires. Les magasins se fermaient, ou se présentaient dans un tel état de dénuement qu'il m'était impossible de ne pas éprouver quelque sentiment de tristesse et d'inquiète curiosité sur l'avenir. Indépendamment de M. Humpston très occupé, je n'avais personne à voir, personne avec qui il me fût possible d'échanger une parole, et j'étais seul dans notre maison avec cinq à six domestiques chinois qui ne pouvaient rien m'apprendre, si ce n'est que dans la ville et ses environs, il y avait trente à quarante mille soldats chinois. Un soir, c'était le 20 mai 1841, je revenais de la rue qu'habitaient nos principaux marchands, et comme je n'en avais trouvé qu'un seul sur huit à dix, je rentrais tout triste à la maison, lorsque j'aperçus un groupe d'anglais, vers lequel je me dirigeai parce que je reconnus parmi eux MM. Jardine et Humpston. Ce dernier m'apprit que l'on attendait pour la nuit prochaine une attaque contre les factoreries, et que tous les étrangers allaient partir pour Whampoa.

Je dois dire que mon isolement de la société était si grand que je ne savais pas un seul mot de ce danger. Pas un seul homme n'était venu m'avertir, aucune lettre de Macao ne m'était parvenue, aucune direction n'avait été donnée, et sur moi seul retombait tout le poids d'une résolution à prendre. J'étais venu à Canton avec de grandes valeurs qui ne s'étaient que peu réduites par la vente, et ces valeurs que fallait-il en faire à cinq heures du soir et sans aucun moyen de les mettre en sûreté? Faut-il tout abandonner et partir pour Whampoa avec les autres né-

gociants ? Ou faut-il, pour des marchandises, risquer ma vie et mourir auprès d'elles, en les gardant comme le chien fidèle ? Si je me sauve et qu'il arrive malheur à mes marchandises, je suis déshonoré. Mieux vaut donc rester auprès d'elles et à la garde de Dieu... Vous lecteur, qui que vous soyez, ne vous étonnez point si en écrivant ces lignes, mes yeux se troublent. Veuillez penser à la solennité de cet instant pour moi, et vous m'excuserez.

Pourquoi n'ajouterais-je pas à ceci que je m'endormis bien paisiblement, et que le lendemain matin je m'éveillai tout surpris d'être encore Auguste Jeanneret tout comme la veille. J'avais dormi d'un profond sommeil, du plus réparateur des sommeils possibles, et ma première pensée fut que ce qui n'avait pas été fait la veille pourrait bien avoir lieu le lendemain. Maintenant je n'ai plus l'excuse d'être au soir pour ne pouvoir mettre mes marchandises en sûreté, je suis au matin d'une journée radieuse, pleine de soleil, et il faut bouger. Au moment où ce monologue que je faisais tout bas finissait de déterminer ma résolution, je vis entrer Atchou, celui de nos valets de chambre qui me servait habituellement, qui me remit une circulaire écrite en Anglais. Diable d'Anglais, me dis-je : jamais je ne parviendrai à le comprendre, c'est si mal écrit... cependant, il faut faire un effort ; voyons le dictionnaire. Mais à quoi sert le dictionnaire si on ne sait pas ce qu'il faut y chercher ? Voyons un peu. Avec un peu de peine nous parviendrons peut être...

En effet, après avoir recherché dans les mots que je comprenais les lettres que je ne comprenais pas, je parvins à faire un tout et à le traduire ainsi : Que les étrangers présentement à Canton le quittent avant le coucher du soleil, car nous ne répondrions pas de ce qui pourrait

leur arriver la nuit prochaine. Si ce ne sont les paroles, c'est exactement le sens de ma traduction ; je signai la circulaire du consul Elliot, j'appelai Atchou et la renvoyai, tout en me disant que maintenant c'était un ordre supérieur et que je n'avais qu'à le suivre ; mais il me restait une question à résoudre, et dans le moment où je me demandais ce qu'il fallait faire de nos marchandises, je reçus coup sur coup l'avis de deux moyens pour les mettre en sûreté. J'avais à peine congédié Mahomet, le commandant de notre propre goëlette, le *Paradox*, que je recevais un message particulier du consul anglais Elliot qui avait l'honnêteté de me faire dire, par l'entremise de la maison Jardine, que si je voulais profiter du steamer de guerre, la *Némésis*, pour y faire transporter nos marchandises, elle serait mise à ma disposition. Cette attention si délicate, dont je ne profitai cependant pas, me fut extrêmement sensible, et je n'oublierai jamais qu'elle dut être suggérée par M. David Jardine, mon compagnon de voyage.

Notre schooner, le *Paradox*, ayant été loué à M. Halcon, délégué des autorités espagnoles de Manille pour diverses réclamations auprès des Chinois, je me trouvais ainsi sans liberté d'en disposer à mon gré ; il me fallut donc aller le trouver et m'entendre avec lui pour le transbordement de nos marchandises, et après avoir obtenu son autorisation, nos domestiques commencèrent immédiatement ce travail ; il était déjà bien avancé lorsque M. Halcon m'envoya l'avis qu'il était convenable de le discontinuer, et de réserver le reste de la place pour sauver quelques Anglais qui, étant revenus le matin à Canton, voulaient repartir et se mettre aussi à l'abri des événements. Les grandes valeurs en horlogerie de notre maison étaient sauvées, mais il restait encore divers ar-

ticles et un mobilier bien précieux qu'il fallut me résoudre à abandonner.

Nous ne quittâmes Canton que vers les six heures du soir ; la marée commençait à nous être favorable, et à dix heures, au moment où nous jetions l'ancre dans le port de Whampoa, le canon de la flotille anglaise commençait à répondre à celui de Canton et anéantissait ainsi les tentatives que les Chinois faisaient d'y mettre le feu en lançant sur elle des brûlots.

L'Espagnol, les Anglais et moi, écoutions ensemble le bruit du canon sur le pont du *Paradox* qui était bien tranquillement placé au centre de plusieurs autres navires sur lesquels des sentinelles veillaient attentivement. Notre attention se portait naturellement sur le lieu du combat où des feux brillants annonçaient déjà les ravages de quelques incendies.

Les hostilités étaient bien décidément en voie d'exécution, le sang coulait, les premiers frottements civilisateurs de l'extrême Occident allaient commencer leur œuvre en labourant jusque dans ses plus profondes racines l'orgueil incroyable de la nation chinoise et la contraindre par la supériorité des armes à demander grâce, en offrant elle-même à l'étranger un traité de commerce qu'elle n'avait jamais cessé de lui refuser.

Don Halcon voulut retourner le lendemain à Canton ; nous ne descendîmes pas à terre, cela n'était plus possible ; notre goëlette fut placée comme d'autres au milieu de quelques navires de guerre et nous restâmes en observation pendant la journée. Nous apprîmes que la nuit précédente le mouvement qui était attendu de là veille, avait été organisé contre les factoreries anglaises où était notre maison ; la populace s'était ruée par les portes, par les fenêtres et par des ouvertures qu'elle

avait faites dans les murailles. Tout avait été pillé, brisé, et plus tard je fus frappé des ravages qui avaient été faits; on aurait dit que tous les diables de l'enfer s'étaient déchainés pour abîmer entièrement ces trois à quatre factoreries, sans cependant qu'on eût fait aucun mal à celles des Américains et autres nations, ce qui prouvait évidemment que les démons ne s'étaient pas livrés à leur propre initiative et n'avaient fait que d'obéir aux chefs d'un mouvement organisé.

Si cet événement avait eu lieu vingt-quatre heures plutôt, j'aurais été inévitablement massacré, tandis que j'avais le bonheur d'être un tranquille spectateur sur notre *Paradox* en face même des factoreries. La journée ne fut pas trop orageuse; les Chinois firent prisonnier M. Coolidge, chef d'une maison américaine qui avait voulu s'obstiner à demeurer à Canton; mais il ne tomba pas un seul cheveu de sa tête, et il sut au contraire tirer le plus grand avantage de cette affaire, en présentant une liste de réclamations qui s'élevaient à un chiffre extrêmement arrondi et qui lui fut payée.

D'autres captures se firent encore pendant cette journée, mais en petit nombre. Les Anglais tiraient de temps en temps quelques coups de canon, saisisaient des barques mandarines et mettaient le feu en différents endroits de la ville. Environ un millier de magasins de coton furent brûlés, ce qui produisit le plus vaste et le plus magnifique incendie qu'il fût possible de voir... Pendant quelques instants notre attention fut partagée entre deux feux qui nous paraissaient à peu près de semblable grandeur, et dans lesquels le plus splendide des arcs-en-ciel semblait puiser de chaque côté un éclat et une vigueur de tons inaccoutumés. C'était un spectacle sublime. A la fin du jour, Elliot fit dire à toutes les

goëlettes d'aller pendant la nuit se placer sous la protection du fort Macao, et le lendemain, il nous envoya l'avis que les hostilités seraient suspendues pendant quelques heures, et qu'il valait mieux pour nous, partir pendant ce temps, que de rester là inutilement et nous trouver ensuite au milieu d'événements plus graves.

Nous profitâmes bientôt après d'un bon vent pour faire voile contre Whampoa et Macao, où nous ne fûmes pas longtemps avant d'apprendre que les forces anglaises, sous le commandement de sir Hugh Gough et de sir Le Flemming Senhouse, commençaient leurs opérations contre la ville de Canton.

Les Cameronians, sous le commandement du major Pratt, ne tardèrent pas à reprendre les factoreries et le principal corps d'armée, après des combats sanglants, prit possession des hauteurs au-dessus de Canton, où furent ensevelies toutes les victimes qui y furent faites.

En voyant les succès si rapides des Anglais, les Chinois commencèrent à comprendre que pour sauver la ville, ils devaient capituler et s'exécuter quant au versement de la rançon précédemment promise de six millions de piastres. Des négociations furent de nouveau entamées; les Chinois, tout en se reconnaissant débiteurs de la somme en question, cherchaient à gagner du temps, mais les Anglais ne l'entendirent pas de cette manière. Ils exigèrent un prompt règlement, et en outre une indemnité pour rétribuer les négociants des pertes qu'ils avaient faites dans le pillage des factoreries. Cette clause, qui intéressait aussi notre maison fut exactement remplie, et le 31 mai 1841, c'est-à-dire, deux à trois jours après les combats, cinq millions de piastres étaient déjà comptés et reconnus, et des sécurités tout-à-fait respectables pour

le prochain règlement du solde étaient données et acceptées.

Deux millions furent envoyés à Londres, deux à Calcutta, et le reste réservé pour Hong-Kong.

De cette manière l'expédition n'ayant plus de raison de prolonger son séjour à Canton, les forces militaires évacuèrent la ville et les environs, laissèrent de rechef le champ libre au commerce, et s'en allèrent à Hong-Kong préparer la campagne pour le nord.

Un mois après ces événements, c'est-à-dire, vers la fin de juin 1841, nous retournâmes à Canton. Howqua, le plus riche des hanistes, dont la fortune était évaluée à plus de cent millions de francs, propriétaire des factoreries anglaises, nous dit qu'il n'était pas dans l'intention de les faire restaurer; par conséquent, nous fûmes dans la nécessité de chercher un nouveau local; il ne fut pas difficile d'en trouver un, puisqu'alors il n'y avait qu'une dizaine d'étrangers, et nous louâmes dans la factorerie française une petite maison qui nous convenait parfaitement. M. Ch.-Alex. de Challaye vint un peu plus tard établir le consulat Français dans la maison voisine, et nous fournit ainsi l'occasion de profiter de sa société et quelquefois de celle de quelques Français qui venaient s'y installer passagèrement. Jusqu'au moment de l'arrivée de M. de Challaye, l'exequatur du consul Français avait été entre les mains de négociants étrangers à cette nation, mais avec les espérances d'un commerce plus étendu avec la Chine, la France avait cru devoir s'y installer plus directement et profiter des circonstances qui pouvaient développer son commerce, aussi se hâta-t-elle de prendre des mesures en conséquence. Vers la fin de 1841, nous vîmes arriver en Chine la frégate française l'*Erigone*, sous le commandement du contre-amiral Cécille, qui ame-

nait M. le colonel de Jancigny en mission commerciale avec MM. Alphonse Marey-Monge et de Chonsky pour secrétaires. Ces deux derniers furent longtemps les hôtes du consul et nous partageâmes souvent tous ensemble peines et plaisirs. L'histoire suivante, racontée par M. de Challaye, et publiée dans plusieurs journaux de cette époque, mérite à tous égards d'être rappelée; elle est une partie essentielle de mes souvenirs, et trouve ici tout naturellement et par ordre de date la place qui doit lui être assignée. Quoique j'aie joué un rôle dans cette aventure, je laisse la parole à M. de Challaye.



94

IX.

Aventure près d'une pagode.



« J'étais arrivé depuis quelques semaines à Canton pour établir le consulat de France d'une manière régulière et y faire flotter de nouveau notre pavillon, qui n'avait pu être arboré depuis le printemps de 1839, époque à laquelle les Européens avaient tous abandonné la ville à la suite de leur emprisonnement dans les factoreries.

La vie des Européens à Canton est toute de travail, d'isolement et de privations sociales. Jamais système cellulaire n'a été appliqué sur une plus grande échelle à une réunion d'hommes libres, qui expient dans ce vaste pénitencier mercantile leur amour effréné du lucre.

Les Européens sont parqués dans une douzaine de factoreries subdivisées en une soixantaine de maisons à l'européenne, à un ou deux étages, mais généralement de petite dimension. Privés de leurs familles et de toute re-

lation avec le beau sexe, renfermés dans les limites du faubourg méridional de la ville, qu'ils ne peuvent pas dépasser sans courir le risque d'être lapidés, les négociants anglais et américains, ainsi que leurs commis, n'ont d'autre distraction, après le travail, que des dîners infiniment trop prolongés, une promenade de quelques centaines de mètres d'étendue, située entre le front des factoreries et le bord de la rivière, et des excursions en bateau entre la capitale commerciale et le mouillage de Whampoa, située à l'extrémité de l'île du même nom, où tous les navires marchands européens restent à l'ancre, chargeant ou déchargeant leurs riches cargaisons.

Ces petits voyages à Whampoa sont journellement réclamés par les relations d'affaires qui lient les capitaines et les subrécargues de navires avec leurs consignataires et leurs consuls résidant à Canton.

Ayant à voir le capitaine d'un bâtiment anglais qui avait à son bord des caisses de cuivre provenant du naufrage de la frégate française *la Magicienne*, dont il devait me faire la remise, je louai un des deux bateaux indigènes appelés dans le jargon anglo-chinois de Canton *dollar-boats* (bateaux-dollars). On leur donne ce nom parce qu'on leur paie la plus petite course au moins un dollar ou une piastre d'Espagne ; ils sont privilégiés par les autorités chinoises pour transporter les passagers européens.

Longs d'environ 25 ou 30 pieds sur 5 à 6 de large, construits en bois de pin, ces bateaux sont munis dans leur partie centrale, d'une chambre couverte et garnie de persiennes : leur équipage se compose ordinairement de deux ou quatre rameurs placés sur l'avant et d'un timonier qui dirige le bateau au moyen d'une longue rame ou goupille à pivot, installée à l'arrière en guise de gouvernail.

Le prix de la location du bateau est fixé à 4 piastres pour chaque voyage de Canton à Whampoa et réciproquement.

A cette époque, je me trouvais à Canton avec M. A. Marey-Monge, qui, ainsi que M. de Chonski, accompagnait la mission de M. de Jancigny. M. Monge me proposa de me suivre dans cette excursion, qui lui offrait d'autant plus d'intérêt que, maniant le crayon avec autant d'élégance que de facilité, il trouvait une occasion favorable pour faire une riche moisson de croquis. Mon second compagnon de voyage était M. Jeanneret, employé de la maison de MM. Bovet frères, de Suisse, qu'une importante affaire personnelle appelait également à Whampoa.

Le 13 février, vers les onze heures du matin, nous nous embarquâmes donc sur le dollar-boat que nous avions eu la précaution de garnir de bonnes provisions de bouche, de livres et de quelques vêtements.

Nous avions un temps délicieux ; une douce fraîcheur régnait dans l'atmosphère et après être restés renfermés depuis huit jours à Canton, nous jouissions doublement du plaisir de prendre l'air et de changer de place.

Confortablement installés dans notre bateau, fumant de bons cigares et discourant joyusement tous trois sur les divers spectacles que les deux rives et le cours lui-même du fleuve offrent aux yeux du voyageur, nous avançons rapidement, poussés par la marée devenue descendante et par le courant.

En passant devant la ville flottante, nos regards furent attirés par plusieurs femmes chinoises assises sur une espèce de galerie. Elles étaient toutes vêtues d'habilllements de soie aussi riches qu'élégants et quoique la plupart fussent fortement fardées, elles nous parurent assez jolies.

M. Marey-Monge dessinait des jonques, des bateaux-

mandarins et diverses autres espèces d'embarcations qui se croisaient en tous sens et à travers lesquelles notre dollar-boat avait grand peine à passer. Leur nombre prodigieux, qu'on évalue jusqu'à 30,000, couvre littéralement la surface de l'eau sur une distance de quelques milles, en ne laissant que d'étrroits passages pour la circulation.

A une heure nous aperçûmes à 500 pas devant nous, les nouveaux forts construits par les Chinois, sur les deux bords de la rivière, à la bifurcation dont la partie septentrionale de l'île de Whampoa forme le sommet. Le courant étant devenu contraire, les bateliers prirent sur la droite un petit canal intérieur par lequel nous devions arriver au-dessus du grand barrage. Cette digue énorme a été établie par les Chinois, après l'attaque de Canton par les forces anglaises, en mai 1841, pour empêcher à l'avenir les bâtiments de guerre européens de remonter jusqu'à la cité provinciale. Elle a été faite au moyen d'une triple rangée de pieux énormes, dont les intervalles ont été comblés avec de grosses pierres. Cet obstacle gênant pour la navigation a eu pour résultat le déplacement partiel du lit du fleuve et l'inondation des champs voisins, sans devenir insurmontable pour une force armée, qui trouverait au besoin plusieurs moyens de le détruire. Nous n'eussions pas pu le dépasser en suivant le chemin ordinaire par la grande rivière.

Après avoir parcouru un quart de lieue sur le petit canal, nous remarquâmes sur la droite, à environ cent pas du rivage, une éminence haute de 8 à 10 mètres, sur laquelle s'élève une vieille pagode ou tour circulaire à neuf étages. Depuis longtemps nous désirions tous trouver l'occasion de visiter l'un de ces curieux monuments, et nous ne voulûmes pas laisser échapper celle que le hasard nous présentait. En conséquence, lorsque nous

fûmes arrivés en face de la pagode, nous demandâmes aux bateliers de nous mettre un moment à terre. Je dois à la vérité et à la justice de dire qu'ils s'y refusèrent d'abord, qu'ils firent tous leurs efforts pour nous empêcher d'accomplir notre projet, et que ce ne fut que sur nos instances et nos ordres réitérés qu'ils se décidèrent à s'approcher du rivage. Nous crûmes qu'ils résistaient seulement parce que nous allions perdre du temps et qu'ils voulaient arriver promptement à Whampoa. Nous avions pour nous l'expérience de plusieurs autres circonstances dans lesquelles nous avions visité différents lieux, malgré les impossibilités et même les dangers annoncés. Ils nous dirent que les mandarins leur feraient un mauvais parti, et que c'était nous exposer nous-mêmes, la populace étant fortement exaspérée contre les Anglais. Nous leur répondîmes que nous étions Français, et que tout ce que l'on pourrait nous faire serait de nous empêcher de voir la pagode, mais que l'on n'avait aucun motif pour nous maltraiter.

Nous apercevions quelques individus sur les rives du canal et dans les environs. Ils nous regardaient, mais ne manifestaient aucune mauvaise intention, ce qui nous rassura encore ; enfin, nous abordons et sautons à terre.

Nous suivons une petite jetée en pierre, à travers une rizière, et après avoir passé un petit pont, nous arrivons au pied de l'éminence sur le sommet de laquelle est la pagode.

Voyant à peu de distance une case en natte avec deux grandes lanternes, nous croyons rencontrer là un petit mandarin, et voulant agir avec toute la politesse possible, nous y entrons pour lui demander la permission de visiter la pagode. N'y ayant trouvé personne, nous gravissons le petit monticule, et ayant jeté un coup-d'œil sur

l'extérieur du monument, nous pénétrons dans l'intérieur par une porte très étroite, en face de laquelle est pratiquée une autre porte exactement pareille. Depuis le bas jusqu'en haut la tour est entièrement vide : l'escalier, éclairé à chaque étage par quatre ouvertures ou fenêtres, est ménagé dans l'intérieur de la muraille, qui peut avoir 8 à 10 pieds d'épaisseur. L'effet que nous ressentîmes, lorsque nous regardâmes en haut est exactement le même que celui que l'on éprouve lorsque l'on se trouve au fond d'un puits et que l'on regarde l'ouverture. Ce monument peut avoir au moins 50 mètres de haut. Le sommet, beaucoup plus étroit que la base, se termine par une sorte de dôme ou plate-forme. Le sol est jonché de briques et de platras. Quelques Chinois nous proposèrent de monter au haut, mais nous refusâmes. Après être restés là environ une demi-heure, nous ressortons par la même porte, et quoique le nombre des gens qui nous suivaient eût augmenté, nous passons assez facilement. Cependant nous voyons du mouvement et nous croyons plus prudent de battre immédiatement en retraite. Lorsque nous étions dans l'intérieur de la pagode, les Chinois auraient pu nous prendre avec la plus grande facilité, en bouchant les deux issues ; mais ceux qui nous suivaient étaient de paisibles habitants de la campagne, ils semblaient ne nous vouloir aucun mal et ne songèrent pas à nous saisir.

Sortant de la pagode, nous reprenons la petite jetée en pressant le pas, mais sans cependant manifester aucune frayeur. Nous crûmes que la curiosité était l'unique motif du rassemblement nombreux qui grossissait à vue d'œil.

Nous passons le petit pont : le bruit et les cris approchent, nous commençons à craindre quelques dangers ; nous courons au bateau et donnons l'ordre aux bateliers

de partir et de ramer de toutes leurs forces ; mais il était déjà trop tard : les bateliers perdent la tête, la foule arrive sur le bord ; de tous côtés surviennent des soldats armés d'épées, de lances, de demi-lunes, de hallebardes, de piques de toutes formes et quelques-uns portant des fusils à mèches, tous poussant d'horribles clameurs et brandissant leurs armes avec furie : plusieurs d'entr'eux se jettent à l'eau, et proférant d'affreuses menaces contre nos bateliers, ils ramènent au rivage le dollar-boat qui est immédiatement saisi par cent mains et autant de crocs de fer.

Le tumulte est à son comble, et nos protestations non plus que celles des bateliers ne produisent aucun effet : la populace est convaincue que nous sommes Anglais et veut absolument nous arrêter ; les deux rives se garnissent de soldats et quelques coups de fusil à poudre partent de temps à autre. Sur ces entrefaites, arrivent deux mandarins que nous reconnûmes pour tels à leurs robes de soie et à leurs bottes de satin noir, car dans leur précipitation, ils n'avaient pas eu le temps de prendre leurs chapeaux. Ils cherchent à retenir cette multitude déchaînée contre nous ; ils la haranguent, et leurs généreux efforts sont pour un moment couronnés de succès : l'un d'eux vient à bord du bateau, et malgré les cris et le bruit, nous parvenons à lui faire comprendre que nous sommes Français, que nous n'avons aucune mauvaise intention, et que nous demandons seulement à pouvoir continuer notre voyage. M. Jeanneret distribue quelques piastres et remet à l'un des mandarins une bourse qui en contenait 12 à 15. Le mandarin engage la foule à lâcher le bateau et l'obtient enfin ; mais il ne veut pas de notre argent, rend la bourse à M. Monge (1) et redescend à terre :

(1) Qui me la rendit immédiatement ; elle m'appartenait. A. J.

les bateliers commencent à ramer et à s'éloigner du bord.

Nous pensions déjà être hors de danger et nous nous estimions heureux d'en être quittes à si bon marché, mais nous n'étions qu'au premier acte de ce singulier drame. Le bateau commençait à s'éloigner, lorsque les vociférations recommencèrent avec plus de rage que jamais ; une foule de soldats était accourue des nouveaux forts et les deux rives en étaient littéralement couvertes : bientôt les balles commencèrent à siffler à nos oreilles, et plusieurs viennent briser les bordages de notre bateau : assurément la Providence divine veillait sur nous, car je regarde comme un vrai miracle qu'aucun de nous n'ait été blessé.

Plusieurs soldats se remettent à la nage et montent de nouveau sur le bateau qu'ils ramènent une seconde fois au rivage, après avoir enlevé la longue rame qui sert de gouvernail ; une forêt de piques et de demi-lunes nous entoure : nous étions sur le point d'être mis en pièces.

Il n'y avait évidemment aucune résistance à opposer : nous trouvant sans armes, il fallait nous soumettre avec résignation.

Ce fut même une circonstance fort heureuse ; car si nous avions eu des armes, nous eussions pu nous laisser aller à en faire usage. Assurément nous aurions tué quelques hommes, mais, immédiatement enveloppés, nous eussions été infailliblement massacrés. Il est fort heureux pour nous que, pendant que nous étions dans le dollar-boat et que l'on tirait des deux rives du canal, toutes les balles se soient enfoncées dans les planches du bateau et que quelques-unes d'elles n'aient pas été blesser les individus assemblés sur l'autre rive, car alors on nous eût très certainement fait un fort mauvais parti.

Dans de semblables affaires, la vue seule d'un homme blessé, la vue du sang suffit pour amener le meurtre.

Les mandarins ne voyant plus d'autre moyen de salut, nous font descendre à terre et nous conduisent à leur maison, précédés et suivis par toute cette foule qui pousse des hurlements d'une joie sauvage. En tête du cortège marchaient MM. Monge et Jeanneret. Les mandarins les tenaient tous deux par le bras; pour moi, je les suivais, mais j'étais entièrement libre.

Quoique tout péril ne fût pas encore passé, nous affections un grand calme et la plus parfaite indifférence. Nous traversâmes un petit village, dont toute la population se joignit à la foule qui nous enveloppait. En arrivant à la maison des mandarins, faite en bambous et en nattes, et située au milieu d'un joli bouquet de grands arbres, à trois ou quatre cents pas du canal, on nous fit asseoir dans la salle d'entrée, qui n'avait que trois cloisons et était complètement ouverte du côté de la campagne: de chaque côté du perron en bois par lequel on y montait, étaient placés un petit canon en bronze et un djinn-djall (fusil de rempart).

Les deux mandarins s'étaient assis en face de nous; notre affaire commença à prendre une tournure un peu plus calme, malgré le bruit et les cris de la foule et des soldats rassemblés devant la maison. A chaque instant, les mandarins étaient obligés de pérorer et de répéter à satiété à cette multitude ameutée que nous étions Français, et qu'à supposer que nous ne le fussions réellement pas, il fallait attendre au moins que notre nationalité anglaise fût positivement prouvée avant de nous mettre à mort. Dans toute cette affaire, les bateliers nous servaient d'interprètes, nous rappelaient que nous étions descendus à terre malgré leurs avis, et nous priaient d'intercéder

pour eux auprès des mandarins, qui autrement leur feraient infailliblement couper la tête.

Du reste, nous fûmes bien traités; on nous offrit de l'eau fraîche et du thé; nous fumions des cigares pendant toute la discussion, et n'eussent été les clameurs de la populace qui s'élevaient de temps en temps, on n'eût pas dit que nous étions prisonniers.

Malgré notre position critique, nous pouvions à peine réprimer l'envie de rire que nous causaient les bateliers par la terreur que leur inspiraient les soldats. Les regardant avec des yeux effarés, et accompagnant leurs paroles d'un geste significatif, ils nous disaient tout bas, en nous les montrant : « Monsieur ! Monsieur ! ces hommes veulent nous couper le cou ! » Cependant, aucun de nous n'a reçu la plus légère atteinte corporelle : tout s'est borné à des coups de fusil et à des insultes par paroles, mais nous ne comprenions que les coups de fusil.

Aussitôt que nous eûmes quitté le bateau, il fut pillé par la populace; cependant une partie de nos effets avaient été sauvés et apportés chez les mandarins : on nous avait volé huit cuillers d'argent, des couteaux et des fourchettes d'acier, quelques assiettes et trois livres français.

Dès que l'on put obtenir un peu d'ordre, je m'adressai aux mandarins à peu près en ces termes : « Nous reconnaissons avoir eu tort de descendre à terre, mais nous ne l'eussions pas fait si nous eussions supposé que cette démarche pût nous exposer à un pareil danger et occasionner une semblable émeute. Nous savons que plusieurs fois des Européens ont visité les diverses pagodes des environs de Canton, et nous avons cru pouvoir le faire sans inconvénient. Il serait d'abord bien injuste de punir de pauvres bateliers qui avaient cherché à nous dissuader de notre projet, et j'espère qu'il

« ne leur ne sera fait aucun mal. Maintenant nous de-
« mandons seulement à être ramenés à Canton et con-
« duits devant les autorités supérieures, qui sauront nous
« reconnaître. Veillez à ce que nous ne soyons ni insultés
« ni maltraités, car dès à présent nous sommes sous votre
« sauvegarde et vous aurez à répondre de nous. Nous
« sommes tous trois Français, et moi je suis en outre
« mandarin français établi ici par ordre de mon gouver-
« nement, qui ne laissera pas impunie la mort de trois
« de ses sujets ou les insultes auxquelles vous permettez
« qu'ils soient exposés. Voici ce qui peut, au moins mo-
« mentanément, vous prouver ma qualité, leur dis-je, en
« montrant les couronnes royales qui se trouvaient par
« hasard sur les agrafes de mon manteau, et si on me
« conduit à Canton, je pourrai fournir des preuves con-
« vaincantes. »

Je vis bien que ces paroles avaient produit un certain effet sur l'esprit des mandarins, et qu'ils ne demandaient pas mieux que de nous tirer de cette fâcheuse situation, et de se débarrasser le plutôt possible d'hôtes aussi incommodes ; mais je reconnus aussi qu'ils n'avaient pour ainsi dire aucun pouvoir, aucune influence sur cette soldatesque indisciplinée, et qu'une protection trop marquée et trop empressée de leur part pourrait leur devenir aussi fatale qu'à nous-mêmes. Il fallait laisser aux esprits le temps de se calmer.

Enfin, après bien des pourparlers, pendant lesquels la foule des soldats était toujours amassée à l'entrée de la maison, on nous dit que nous allions être conduits à Canton auprès des autorités. Nous attendîmes patiemment, et l'espoir commença à nous revenir. Cinq ou six autres mandarins de différents grades, tous en grand costume, et parmi lesquels se trouvait le commandant supérieur

des forts du barrage, arrivèrent successivement et prirent connaissance de l'affaire ; bientôt on nous annonça qu'il était trop tard pour aller à Canton et voir les autorités, et qu'en conséquence nous ne pourrions y être envoyés que le lendemain. Nous nous y résignâmes, mais je demandai s'il ne serait pas possible d'écrire une lettre à M. Louis Bovet, afin de le prier de faire les démarches nécessaires pour obtenir notre délivrance le plus promptement possible. On y consentit et j'écrivis la lettre suivante :

« Mon cher Bovet, en passant devant la pagode de
« Whampoa, nous avons voulu la visiter : la populace
« nous a entourés, on a tiré sur nous, mais nous n'avons
« pas été blessés ; nous sommes maintenant prisonniers
« chez les mandarins du village de Tou-Tock. Allez voir
« Howqua (1) et faites-lui comprendre toute la gravité de
« cette affaire pour le gouvernement chinois : il faut que
« l'on donne des ordres immédiats pour nous faire mettre
« en liberté. »

Lorsque je voulus la remettre aux mandarins pour l'expédier, on me répondit qu'elle était inutile, parce qu'il venait d'être définitivement décidé que nous partirions immédiatement pour Canton.

On peut facilement se figurer quelle joie cette nouvelle nous causa ; car nous redoutions qu'une nouvelle émeute ne vînt à éclater pendant la nuit et que nous ne fussions massacrés sans pitié.

Nos bateliers prirent les divers objets sauvés, les arrangèrent dans notre panier aux provisions et le chargèrent

(1) Ainsi que je l'ai déjà dit, Howqua était très riche, il était chef de la compagnie des hanistes privilégiés pour le commerce des thés avec les Européens et intermédiaires obligés dans toutes les relations de ceux-ci avec les autorités locales. Cette corporation a été supprimée par le traité de Nankin.

sur leurs épaules ; enfin, vers la cinquième heure et demie nous étions prêts à partir.

Les mandarins nous avaient fait assurer, à plusieurs reprises, nous croyant sans doute beaucoup plus inquiets de notre position que nous ne l'étions réellement, que l'on ne nous couperait pas la tête, en faisant toujours avec la main le même signe si expressif, et que nous ne courions plus aucun risque : ils nous annoncèrent que nous serions escortés par une troupe de soldats. J'ignore si, après avoir été pris et emmenés par les mandarins, la foule demanda réellement que nous fussions mis à mort ; mais le batelier qui nous servait d'interprète nous dit que les soldats criaient que nous étions Anglais et voulaient nous tuer : ce dont je suis certain, c'est que, pour apaiser la multitude, il fut un moment question de nous lier. Je ne l'eusse jamais souffert sans protester de la manière la plus formelle contre cette violence et sans menacer les mandarins de la réparation qu'exigeraient pour un pareil outrage les bâtiments de guerre français qui se trouvaient alors dans la mer de Chine.

On avait plusieurs fois parlé de bateaux, et nous avions supposé que nous serions menés à Canton par eau. Enfin, nous nous mîmes en route, précédés et suivis par 200 soldats environ, tous armés d'épées et de piques et portant un bouclier rond de rotin au bras gauche. Entre chacun de nous marchait un soldat ; mais nous n'étions plus ni attachés, ni même tenus par nos habits. Nous étions au milieu du cortège : quelques mandarins, parmi lesquels se trouvaient les deux officiers qui nous avaient sauvés de la rage du peuple, en faisaient partie, et l'un d'eux marchait à nos côtés. Je remarquai que plusieurs soldats portaient des lanternes et une provision de chandelles, ce qui me fit supposer que nous ne nous embar-

querions pas tout de suite, comme nous l'espérions d'abord, et qu'il faudrait faire une longue course à pied. Après avoir tourné sur la gauche, nous passâmes derrière la pagode, cause première de notre mésaventure, et suivîmes à travers la rizière, un sentier trop étroit pour que deux personnes pussent y passer de front.

Quoique nos inquiétudes ne fussent pas encore totalement dissipées, nous ne pûmes comprimer notre hilarité au singulier aspect de notre cortège se déroulant dans la campagne comme un long serpent dont les écailles étaient parfaitement imitées par les grands boucliers de rotin. Deux cents soldats armés jusqu'aux dents avec cinq ou six mandarins pour conduire trois Européens sans armes !

Au bout d'une demi-heure nous arrivâmes à un village où on alluma toutes les lanternes ; voyant qu'il n'était pas question de renvoyer les soldats, je demandai aux mandarins s'ils avaient l'intention de continuer à nous faire suivre par toute cette cohorte armée. Je leur fis observer que nous n'avions nullement le dessein de nous échapper, et que quelques hommes étaient plus que suffisants ; ils me répondirent « qu'ils le comprenaient aussi bien que moi ; mais que les soldats nous croyant toujours Anglais, voulaient nous accompagner pour recevoir les récompenses promises par les autorités pour la capture des officiers de cette nation. »

Nous nous remîmes en route et après deux heures de marche, pendant lesquelles nous traversâmes plusieurs villages, nous parvînmes au faubourg de Canton nommé Honan, situé presque en face des factoreries, de l'autre côté de la rivière et au milieu duquel se trouve le grand temple bouddhiste.

Parvenus au bord de l'eau, nous nous embarquâmes

dans un bateau ordinaire avec un des mandarins et quelques soldats.

Le reste de notre suite passa dans d'autres bateaux. Débarqués à environ un quart de lieue au-dessous des factoreries, nous eûmes à attendre l'arrivée de toute la troupe, qui fut rangée sur deux lignes et passée en revue par les officiers. Nous entrâmes alors dans une rue dont l'extrémité est fermée par une grande porte bardée de fer, donnant accès dans la cité. Là on nous fit faire halte et les mandarins allèrent faire les démarches nécessaires pour informer les autorités de notre capture.

Il pouvait être en ce moment 9 heures du soir : un nouveau mandarin arriva bientôt ; il écrivit à la hâte sous dictée nos noms et qualités, et repartit de suite. Excessivement fatigués et mourant de faim, notre situation devenait aussi pénible qu'elle avait été dangereuse d'abord. Nous voyons les mandarins passer et repasser, les uns à pied, les autres en chaises à porteurs. Trois ou quatre mandarins sortent de la cité et viennent nous examiner : l'un d'eux était un grand dignitaire, car il portait sur le sommet de son chapeau un bouton de corail rouge. On nous avait dit d'abord que cet officier était le général des troupes tartares ; mais nous apprîmes ensuite que c'était le commissaire impérial Ishann, prince du sang et neveu de l'Empereur actuel. Ils nous redemandèrent nos noms, et nous eûmes à leur expliquer de nouveau l'origine de toute cette affaire : les mêmes officiers revinrent une seconde fois, et je profitai de cette circonstance pour demander que l'on nous fît asseoir, car nous ne pouvions plus nous tenir sur nos jambes. Un banc de bois nous fut donné ; mais, dans un mouvement occasionné peu après par l'arrivée de quelques officiers, le banc fut enlevé. Alors la fatigue l'emporta, et nous nous assîmes par terre, sur

la marche d'une boutique et sur quelques boucliers de rotin.

L'irritation des soldats s'était un peu calmée, quoiqu'ils fussent encore incrédules sur notre nationalité ; ils nous offrirent des morceaux de cannes à sucre fraîches que nous mangeâmes avec le plus grand plaisir pour apaiser la soif qui nous dévorait. A chaque moment on nous disait qu'il fallait prendre patience, que nous allions être conduits devant les autorités supérieures, qui, ayant fort peu d'influence sur cette bande de soldats indisciplinés dont la présence pouvait causer les plus grands troubles dans la ville, étaient obligées de prendre les plus grandes précautions pour nous tirer de leurs mains. Enfin, sur l'observation que je fis que dans tous les cas il était fort peu convenable de nous laisser dans la rue au milieu des soldats, le commissaire impérial fit ouvrir la boutique d'un marchand de tabac, et nous nous y retirâmes, les soldats restant cependant toujours près de la porte et dans la rue pour nous surveiller. Il nous fit dire qu'il lui était impossible de nous manifester tous les égards dont il aurait désiré nous entourer. D'autres officiers vinrent nous annoncer que, dès que les hanistes et les linguistes (interprètes indigènes parlant l'anglo-chinois) que l'on avait envoyé prévenir, seraient venus, nous serions délivrés.

Vers minuit et demi, nous vîmes arriver plusieurs mandarins et deux hanistes, King-Kwa et Maoukwa, avec plusieurs linguistes. La rue était encombrée d'officiers de toutes classes et de tous grades. King-Kwa vint à nous avec les interprètes, et, après une courte explication, tous les mandarins, officiers et hanistes, se mirent, chacun de leur côté, à haranguer les soldats pour leur assurer que nous étions Français, ainsi que nous l'avions

déclaré et pour les engager à se retirer. Ils ne parvinrent à les persuader qu'à grand'peine, et les soldats continuèrent à stationner en masse compacte dans la rue, mais sans cependant faire beaucoup de bruit. Les linguistes nous annoncèrent que nous allions partir ; on nous fit sortir de la boutique et conduire sous la voûte de la grande porte. Nous pensions qu'on allait nous faire passer par l'intérieur de la cité, et déjà nous nous applaudissions de la circonstance qui nous donnait l'occasion de pénétrer dans ce *sanctum sanctorum*, interdit aux regards et aux investigations des Européens. Nous attendîmes là quelques minutes avec l'un des mandarins du village. Il était environ une heure du matin, lorsque tout à coup les deux battants de la porte s'ouvrent : le commissaire impérial et le vice-roi des deux provinces de Kwang-Tong et de Kwang-Si, tous deux décorés du bouton rouge, paraissent suivis d'un état-major d'une cinquantaine de mandarins, tous en grand costume et éclairés par des domestiques portant de grandes lanternes colorées au bout de leurs piques. Je ne puis comparer cette scène qu'à la fête nocturne du Pré-aux-Clercs dans l'opéra des Huguenots.

Le commissaire impérial et le vice-roi s'approchèrent, et après nous avoir fait dire que si nous avions à nous plaindre de quelques-uns des officiers du gouvernement, ils les feraient punir sévèrement, ils nous annoncèrent que nous allions être reconduits aux factoreries, mêlant à cette agréable nouvelle quelques formules de politesse, qu'ils confirmèrent en nous donnant d'amicales poignées de main à l'européenne.

Je m'empresse de dire au commissaire impérial « que, » dans toute cette affaire, nous n'avions eu qu'à nous » louer de tous les officiers du gouvernement et spécia-

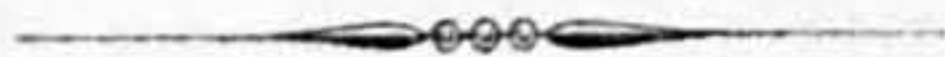
» lement des deux mandarins du village, qui avaient dé-
» ployé autant d'habileté que de courage pour nous sau-
» ver et nous protéger ; qu'il ne restait plus qu'à le prier
» d'accepter mes remerciements et ceux de mes deux
» amis, et d'excuser tout l'embarras que nous lui avions
» causé. » Ils donnèrent quelques ordres aux linguistes
et nous nous séparâmes.

Les linguistes nous firent passer par une petite porte latérale à la grande, et en un instant nous nous trouvâmes dans de petites rues entièrement désertes. Au bout de dix minutes nous étions chez le chef des linguistes nommé Old Tom par les Anglais.

Messieurs les linguistes, dont la cupidité est proverbiale, commencèrent par nous dire qu'il ne fallait rien réclamer de ce qui nous avait été pris, et je suppose qu'ils se sont fait rendre les cuillers d'argent et en ont fait leur profit, ou tout au moins se sont fait donner un bon cumsha (cadeau) par les gens du village pour ne pas exercer de poursuites contre ceux qui s'en étaient emparés. Lorsque nous parlâmes de notre intention de remettre un présent comme souvenir aux mandarins du village, les linguistes nous dirent que nous ne pouvions plus les voir, mais qu'ils se chargeraient de faire parvenir à ces deux officiers ce que nous voulions leur donner. A cette proposition, nous crûmes plus prudent de nous abstenir.

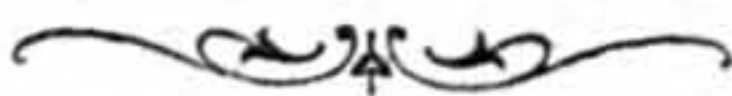
Avant de quitter la maison des linguistes, nous eûmes une conversation avec le haniste King-Kwa, qui nous conseilla de rester tranquillement chez nous pendant un ou deux jours, après lesquels nous pourrions sortir comme de coutume. Ce laps de temps, nous dit-il, suffirait aux autorités pour renvoyer les soldats dans leurs foyers.

Vers une heure et demie, nous sortîmes de chez les linguistes et nous arrivâmes chez M. Bovet, qui connaissait déjà depuis longtemps toute notre affaire. Les harnistes l'avaient envoyé chercher déjà deux fois pour lui demander des renseignements. Nous nous mîmes à table, et à trois heures du matin, nous pûmes goûter le repos dont nous avons si grand besoin après cette fatigante journée. »



X.

Expédition militaire à Nankin.



Elliot, ayant été rappelé par son gouvernement, s'était embarqué pour l'Angleterre le 24 août 1841, peu après l'arrivée de son successeur, sir Henry Pottinger, nommé plénipotentiaire et ministre extraordinaire à la cour de Pékin. Avec lui était sir William Parker, vice-amiral, chargé du commandement en chef des troupes navales. Sir Hugh Gough qui avait déjà paru dans l'expédition de Canton, continuait d'avoir le commandement des troupes de terre.

Les deux premiers, accompagnés du major Malcolm et d'autres officiers, descendirent à Macao, où ils furent salués par les canons des batteries portugaises. Ce ne fut qu'après avoir fait leur visite au gouverneur de la ville qu'ils allèrent à Hong-Kong, d'où ils partirent pour le nord avec l'escadre toute préparée et déjà sous voiles.

Les vents, d'abord très favorables, permirent bientôt

un commencement d'opérations. Du 26 au 27 août, quatre à cinq jours après leur départ, la citadelle et la ville d'Amoy étaient conquises sans aucune difficulté. Les vents étant ensuite devenus contraires, la prise de Ting-haï et la conquête de Chin-haï se firent moins rapidement. En novembre, des défenses furent élevées à Tientsin par ordre du gouvernement chinois pour protéger les communications avec la capitale par la voie du Peiho, et l'Empereur fit un édit pour déclarer la nécessité de faire une guerre d'extermination aux Anglais. Il nomma des généraux, entre autres Kiyng et Ilipou, et des troupes de réserve furent stationnées dans les places les plus importantes. Malgré toutes les mesures prises pour la défense, l'armée anglaise remplissait de consternation tous ceux qui se trouvaient placés en face d'elle. Aussi arriva-t-il plus d'une fois qu'elle n'eut pas une seule goutte de sang à verser. La ville d'Amoy était déserte, et à Ningpo, les troupes refusèrent de tirer.

Cependant les Chinois, encouragés par leurs chefs, se réunissaient en masse et cherchaient à reprendre les villes qui leur avaient été enlevées. Dix à douze mille d'entre eux firent une attaque simultanément sur Ningpo et Chin-haï, mais ils furent repoussés, et un grand nombre furent tués. De ces deux places, les Anglais attaquèrent l'ennemi à Tsziki, et prirent la ville qu'ils firent évacuer. De là, ils allèrent attaquer Chapou, où ils détruisirent tous les bâtiments publics, les armes et les munitions.

Pendant que toutes ces conquêtes avaient lieu dans le nord, le navire le *Royalist* s'était emparé de toutes les fortifications de Wangtung près de Canton, ce qui complétait la destruction des nombreuses fortifications placées de distance en distance sur les rives du fleuve depuis la Bogue à Canton.

Malgré toutes ces hostilités, le commerce se faisait au sud à peu près comme en temps de paix, et quelquefois même entre Anglais et Chinois.

La ville de Victoria continuait à progresser sensiblement. Le 2 juin 1842, cent vingt femmes et enfants y étaient débarqués, et huit cents hommes de troupes y trouvaient place dans les casernes.

Le plénipotentiaire, qui avait quitté l'armée en février 1842, pour satisfaire à diverses obligations dans l'organisation de la colonie de Hong-Kong, s'en retourna rejoindre l'expédition vers le milieu de juin. Elle venait alors de s'emparer de Shanghai et d'arriver à Wousung en compagnie de la frégate française l'*Erigone*.

De là, des steamers furent envoyés dans le Yang-tze-Kiang, et pendant qu'ils opéraient une reconnaissance sur le fleuve, le *Cornwallis*, vaisseau amiral de 72 canons recevait à son bord, la visite de plusieurs Chinois, délégués par les généraux Kiyong et Ilipou pour transmettre des communications d'un caractère plutôt pacifique, mais avec l'intention bien évidente de retarder les progrès de l'expédition.

Le steamer le *Phlegeton*, un de ceux qui étaient allés reconnaître le Yang-tze-Kiang, revint à Wousung. En cinq jours, il fit deux voyages, et le dernier ayant confirmé la nouvelle que le fleuve était navigable pour les navires de la plus grande dimension, les préparatifs pour mettre à la voile furent faits.

L'armée fut divisée en quatre brigades, et les soixante et dix navires de l'escadre en cinq divisions. Le plénipotentiaire, sir Henry Pottinger, avant de quitter Wousung, fit répandre une proclamation en chinois dans laquelle il expliquait brièvement à la nation chinoise quels étaient les griefs et les demandes de la Grande-Bretagne.

Le 6 juillet 1842, le signal du départ fut donné à huit heures du soir. La troisième division prit le premier rang, la première la suivit, la seconde fut placée en troisième rang et la quatrième et la cinquième chacune dans leur ordre. Le vaisseau amiral se mit en tête, faisant voile par le milieu du fleuve, qui, en cet endroit est large d'environ neuf milles.

L'escadre atteignit en quatre jours les montagnes de Fushan, qui s'élèvent de chaque côté du fleuve et que l'on appelle *la dent du fleuve*. Quelques fortifications existaient sur les flancs de ces montagnes, mais elles étaient complètement abandonnées. Une éclipse partielle de soleil survint pendant que l'armée était dans ces parages; comme elle fut presque totale à Pékin, il est à croire qu'elle sembla de mauvais augure à la superstitieuse nation chinoise; aussi les conquêtes des Anglais continuèrent-elles à se faire sans de grands efforts. Du 8 au 18 juillet, on s'empara de quelques petites batteries à Chusan, où s'était livrée au douzième siècle une bataille entre les Mongols et les Chinois, qui furent entièrement défaits. Tsianshan voulut opposer quelque résistance, mais les Chinois consternés ne tardèrent pas à s'enfuir. Le courant était ici très rapide, et il y avait des tournants d'eau si forts que le passage de l'escadre ne s'effectuait pas sans de grandes difficultés.

Le 21 juillet, la ville de Chinkiang avec sa muraille et ses redoutes fut attaquée par les forces combinées des Anglais, qui en devinrent maîtres en quelques heures. De leur côté, la perte fut scrupuleusement comptée, ils eurent cent soixante neuf tués et blessés; mais du côté Chinois, il ne fut pas possible de savoir exactement s'il y en eut plus de mille mis hors de combat. Plusieurs officiers de la garnison tartare se suicidèrent. Leur général

Hailing fut de ce nombre; quand il vit que tout était perdu, il rentra chez lui, et fit mettre le feu à sa maison, où il resta tranquille sur sa chaise jusqu'à ce que la mort l'eût atteint. Sa femme et un de ses petits-fils périrent également à cette occasion, et l'Empereur ordonna qu'un temple fût érigé en l'honneur de Hailing, le héros de Chinkiang, et à la place même où il était mort.

Les généraux chinois, ne voyant aucune possibilité de triompher, envoyèrent le 22 juillet des ambassadeurs aux Anglais, qui répondirent qu'on ne pouvait pas parler de paix, avant que l'empereur n'eût envoyé des plénipotentiaires pour accéder aux demandes de la Grande-Bretagne; et en attendant, l'escadre continua de s'avancer sur l'ancienne capitale de la Chine. Tout en cheminant, elle reçut le 29 du même mois et le 1^{er} août de nouveaux personnages, délégués des hauts commissaires impériaux, renouvelant toujours les mêmes désirs de conciliation; on y répondit de la même manière, et l'armée atteignit Nankin le 4 août.

En arrivant, les Anglais trouvèrent des drapeaux blancs déployés de tous côtés, et de nouveaux ambassadeurs, envoyés par Niou-Kien, gouverneur général, vinrent offrir une rançon. Les Anglais, en profitant des dispositions pacifiques de leur ennemi, continuèrent à prendre connaissance de la ville. Quelques-uns visitèrent la tour de porcelaine, et avec des instruments arrachèrent une quantité d'ornements de valeur, mais pour lesquels le plénipotentiaire anglais ordonna une juste rétribution.

Dans leurs explorations autour de la ville, les Anglais remarquèrent des radeaux chargés d'un bois superbe et d'excellent charbon.

Pendant ce temps de repos, tous les vaisseaux desti-

nés à agir militairement arrivaient à Nankin et prenaient immédiatement leur position de guerre contre la ville. Les préparatifs de l'attaque furent promptement terminés ; les canons ne demandèrent plus qu'à ronfler, les soldats qu'à mesurer leurs forces avec celles de l'ennemi, et les officiers qu'à faire des prouesses.

Tout ce déploiement militaire eut un grand effet, et suffit pour imposer aux Chinois et les engager à demander merci.

Leurs généraux Kiying et Ilipou arrivèrent, et d'accord avec Niou-Kien, le gouverneur général, et toutes les autorités supérieures, ils cherchèrent à obtenir de l'Empereur la permission de conclure un traité, dont ils se mirent en devoir d'accomplir d'avance tous les préliminaires. Les visites à bord du vaisseau amiral se renouvelaient fréquemment, et les conditions de la paix furent bientôt préparées.

Le 20 août, le *Cornwallis* reçut à bord les hauts commissaires impériaux, qui firent une visite de cérémonie au plénipotentiaire de S. M. Britannique. Celui-ci la leur rendit dans un temple le 24, accompagné des commandants en chef sir Hugh Gough et sir William Parker. Les Chinois les attendaient dès longtemps avant l'heure fixée pour leur réception ; enfin, ils débarquèrent après dix heures, et trois coups de canon furent tirés en leur honneur. Le plénipotentiaire, le général et l'amiral avec leur escorte, leur musique et toute leur suite traversèrent plusieurs lignes de soldats chinois et quand ils furent voisins du lieu désigné, Kiying, Ilipou et Niou-Kien s'avancèrent pour les recevoir avec de grandes marques de courtoisie. Une collation avait été préparée et fut prise avec accompagnement de la musique chinoise. L'entrevue dura environ une heure, et en partant, l'hymne national anglais fut joué.

La visite qui eut encore lieu le 26 eut pour but plus direct la préparation du traité. Les Chinois, ayant enfin reçu des directions impériales, le signèrent le 29 août 1842, en présence du contre-amiral Cécille, qui arriva de Wousung dans une jonque juste à temps pour assister à la cérémonie. D'abord le sceau du plénipotentiaire anglais fut apposé par son secrétaire, M. Morrisson; ensuite celui des plénipotentiaires chinois le fut par Wang-Tajin, secrétaire de Kiying.

Ces préliminaires étant accomplis, Kiying, Ilipou et Niou-Kien signèrent, non pas en caractères chinois, mais avec des signes particuliers. Sir Henry Pottinger signa en dernier lieu, après quoi le salut royal de vingt et un coups de canon fut donné, pendant qu'on prenait des rafraîchissements; le drapeau orange de la Chine et l'Union Jack de l'Angleterre furent hissés sur le grand mât et sur le misaine du *Cornwallis*, où avait lieu la cérémonie. Le traité fut ensuite envoyé à l'empereur Taoukang à Pékin, et quinze jours après, le lendemain de l'anniversaire de l'empereur, qui avait été célébré par le salut militaire de la flotte, les intéressés apprenaient sa ratification. Le steamer *Auckland* fut immédiatement expédié en Angleterre avec le major Malcolm, qui était chargé de porter ces heureuses nouvelles à la cour de Saint-James et de rapporter la ratification de Sa Majesté Britannique, qui ne se fit pas longtemps attendre.

Sir Henry Pottinger se hâta de prévenir les négociants du traité qui venait d'être conclu, et il leur adressa immédiatement une circulaire pour leur donner connaissance de ce qui les concernait le plus particulièrement. Elle contenait les huit articles suivants :

Article 1^{er}. Paix permanente et amitié entre les deux empires.

Art. 2. La Chine payera à l'Angleterre vingt et un millions de dollars (cent et douze millions trois cent cinquante mille francs, au change de fr. 5⁰⁰35) dans la présente année et les trois qui suivront.

Art. 3. Indépendamment de Canton, les ports d'Amoy, de Fouchan-Fou, de Ningpo et de Shanghai seront ouverts aux marchands anglais. Des consuls seront nommés pour y résider, et des tarifs réguliers et justes des droits d'importation et d'exportation seront établis et publiés.

Art. 4. L'île de Hong-Kong est cédée à perpétuité à Sa Majesté Britannique et ses héritiers et successeurs.

Art. 5. Tous sujets de Sa Majesté Britannique, soit natifs de l'Europe, soit de l'Inde, qui seraient emprisonnés dans quelque partie du Céleste Empire, seront relâchés sans conditions.

Art. 6. Un acte de pleine et entière amnistie doit être publié par l'Empereur et scellé de sa marque impériale, mettant à l'abri tous les sujets de la nation chinoise qui auraient été employés par des officiers anglais ou auraient été au service du gouvernement anglais pendant le temps de la guerre.

Art. 7. Les rapports entre les officiers des deux gouvernements auront lieu dans des termes de parfaite égalité.

Art. 8. La ratification de l'Empereur pour ce traité étant reçue et les six premiers millions payés, les forces de Sa Majesté Britannique se retireront de Nankin et du grand canal. Le poste militaire de Chinhaï devra être levé; mais les îles de Chusan et Koulangsou seront conservées jusqu'à ce que les derniers termes de la rançon soient acquittés et tous les arrangements terminés.

Les Chinois s'étant bientôt acquittés de leur premier engagement, l'escadre quitta l'ancienne capitale et s'en revint à Hong-Kong.

De nouveaux troubles ayant été suscités par des chefs de parti, l'intervention de la troupe pouvait devenir encore nécessaire, et il était prudent de la maintenir encore à disposition.

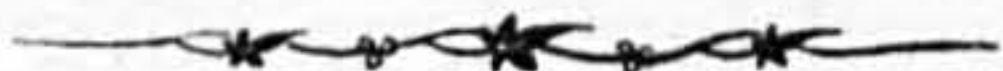
Il y avait alors à Canton une certaine effervescence dans les esprits qui pouvait devenir extrêmement dangereuse ; les troupes qui y étaient réunies formaient un noyau qui tendait constamment à s'accroître, et duquel certains ennemis de l'étranger cherchaient à tirer parti. Des émeutes toujours mal réprimées succédaient aux émeutes, et enfin laissaient des traces de leur passage. Un jour, les quatre rues qui formaient les quatre factoreries anglaises, pillées et dévastées en mai 1841, furent entièrement consumées par le feu. Non contents d'incendier, les perturbateurs pillèrent encore les quatre maisons que l'on s'était enfin décidé à restaurer et qui étaient habitées. Au moment où la flamme anéantissait le mât qui jadis avait supporté le pavillon du Consulat anglais, des cris d'allégresse et de triomphe furent poussés avec tant d'audace, que l'on aurait parfaitement pu douter des succès de l'expédition anglaise. Cette populace acharnée fut maîtresse de la place des étrangers pendant vingt-quatre heures, après quoi des troupes chinoises parvinrent à la dissiper. Sir Hugh Gough arriva à Canton dans le vapeur *Proserpine*, mais aucune attaque n'ayant été renouvelée et les efforts des autorités étant alors d'accord avec les intérêts d'une paix solide, toutes craintes furent dissipées par le renvoi des troupes ; les foyers d'insurrection se trouvèrent supprimés du même coup. Le général anglais en fut quitte pour sa promenade, et s'en retourna bientôt à Hong-Kong, d'où, le 20 décembre 1842, une cinquantaine de navires de guerre et de transports nous quittaient pour retourner

dans l'Inde et en Angleterre après avoir terminé une guerre tout à l'avantage des étrangers. La paix, une belle rançon, cinq ports, la cession de l'île de Hong-Kong, amnistie, rapports d'égalité entre les peuples, tout ce qui avait été désiré était obtenu, sauf un traité supplémentaire pour les règlements commerciaux, qui ne fut publié qu'en octobre 1843 et par lequel le séjour des cinq ports fut permis non-seulement aux négociants anglais, mais aussi à leurs familles et aux sujets et citoyens d'autres nations, qui jusqu'alors avaient fait du commerce à Canton.



XI.

Un incendie de grande ville.



Le calme ayant succédé à la tempête, nous espérâmes enfin jouir d'un peu de repos. Notre position sociale s'était améliorée; le concours d'étrangers à Canton s'augmentait sensiblement, et notre maison était devenue le noyau principal de la société française, et laissait à tous ceux qui la fréquentaient le souvenir d'une réception simple, mais cordiale. Le contre-amiral Cécille, commandant de l'*Erigone*, vint nous exprimer sa plus vive gratitude pour le bon accueil que nous faisons à ses officiers. Le Comte de Ratti-Menton, qui succéda à M. de Challaye dans le poste de Consul français en Chine, me présenta un jour le diplôme de chancelier de ce Consulat; mais craignant que ces fonctions ne fussent incompatibles avec les devoirs de ma place, je ne l'acceptai pas plus que d'autres propositions qui me furent encore faites.

Le monopole du commerce du thé, qui avait été confié à douze marchands chinois que l'on appelait hanistes, fut également supprimé par le traité, et cette liberté fit que le commerce dans cet article devint le partage d'une population aussi active qu'entreprenante, et qui ne manquait pas de harceler les étrangers pour leur vendre du thé. De ce côté encore, la vie revenait à Canton. Quelques dames se hasardaient aussi à y venir, mais leurs excursions dans les rues ne se faisaient que sous un déguisement et avec autant de craintes que de dangers. Au total, l'activité commerciale et sociale commençait à renaître parmi nous. Nous respirions une atmosphère rafraîchie, qui dilatait la pensée et activait les combinaisons des négociants, qui songeaient alors à l'exploitation que les nouveaux ports allaient leur offrir; en attendant, le siège principal des maisons restait à Canton; les Anglais y rentraient, de nouveaux visages y paraissaient, on y reconstruisait des maisons, et commerce et commerçants cheminaient avec une ardeur toute renouvelée.

Nous en étions là lorsqu'un jour, le 24 octobre 1843, à six heures du soir, pendant que nous dînions, un de nos domestiques tout haletant vint nous annoncer un incendie. De suite nous interrompîmes notre repas pour monter sur une terrasse, d'où nous aperçûmes, en effet, un feu immense; mais que pouvions-nous faire pour l'arrêter? Il se trouvait en dehors de nos limites, et notre inaction trouvait son excuse dans les bornes que les Chinois avaient eux-mêmes fixées à nos promenades; nous n'eûmes donc rien d'autre à faire que de reprendre nos fourchettes et nos couteaux, tout en nous félicitant d'être trop éloignés pour courir le risque d'être atteints. Pendant que chacun de nous s'efforçait en vain, par la conversation, de détourner la pensée du triste événement

auquel nous ne pouvions apporter aucun soulagement, nous entendîmes tout à coup le sinistre *gong* (1) dont les sons bruyants et lugubres retentissaient de tous côtés. Des cris de terreur et un bourdonnement effroyable arrivaient à nos oreilles et nous firent comprendre que la plus grande consternation et la confusion la plus complète régnaient dans la ville.

L'incendie s'approchait avec une rapidité incroyable. Déjà les habitants du fond de notre factorerie, les plus voisins du sinistre, commençaient à déménager, et alors chacun de nous comprit le danger et se rendit à son devoir.

Tandis que les préparatifs de notre déménagement s'opéraient, l'impitoyable et dévorante flamme continuait ses ravages et sa course envahissante. A six heures, elle était à un tiers d'heure de distance de notre factorerie, à dix heures elle commençait à l'atteindre, et à minuit nous étions forcément délogés.

Nous fîmes immédiatement louer un grand bateau; mais la place des étrangers, qui nous séparait de la rivière, était encombrée de bagages, de gens qui les gardaient, de voleurs, de soldats, de passants de toutes les espèces; le tout ensemble formait une multitude si compacte qu'il était extrêmement difficile de se frayer un passage au milieu de tout ce chaos. Les domestiques portaient leurs charges tout en tenant des piques; je marchais à côté d'eux à chaque voyage, le sabre nu à la main. Bientôt la circulation devint de plus en plus difficile; nous fûmes alors obligés de discontinuer le déménagement, et, pour sauver l'horlogerie et tout ce que

(1) Appel qui se fait à la pitié en frappant deux grandes plaques de métal l'une contre l'autre.

nous avions de plus précieux, d'aller le garder nous-mêmes sur le bateau. Le marche-pied qui y conduisait fut retiré immédiatement après notre entrée, et quelques coups de rames le placèrent en rang parmi les autres bateaux, qui étaient si nombreux et se touchaient si rapprochés que pendant une demi-heure, il aurait été facile de passer de l'un à l'autre sans interruption. La ligne si régulière de tous ces bateaux venait du besoin que chacun sentait de se protéger mutuellement et de se garantir des pirates qui circulaient dans le centre de la rivière pour y chercher des captures. Nos voisins nous ayant avisés qu'un bateau de pirates se trouvait près de nous, M. Bovet et moi fîmes en l'air une bruyante décharge à poudre. Du côté de la ville, l'incendie continuait à s'approcher et paraissait encore dans une monstrueuse furie, des langues de feu énormes s'étendaient en avant, à droite et à gauche, cherchant encore une alimentation qu'elles cessaient de trouver. Des étincelles chassées par le vent atteignaient nos bateaux et les mettaient en danger de brûler à leur tour. Il y avait donc sur l'eau le double péril des pirates d'un côté et de l'incendie de l'autre. Nous restâmes assez longtemps dans cette situation sans pouvoir en sortir d'aucune façon ; enfin, après deux heures d'une angoisse facile à comprendre, les flancs de notre bateau se trouvant moins serrés, nos rameurs commencèrent à prendre le large et nous conduisirent à notre nouvelle destination.

Je ne puis pas préciser exactement si nous fûmes un quart d'heure ou plus à accomplir notre trajet, quoiqu'il en soit, le temps me parut encore fort long ; enfin, nous fûmes débarqués au pied du hong de Mowqua, un des anciens hanistes qui nous avait fait offrir l'hospitalité. Après avoir longtemps attendu dans une espèce de han-

gar que le pavillon qui nous était destiné fût libre, nous finîmes par en prendre possession, après avoir été piqués et harcelés au suprême degré par les moustiques de ce lieu.

Notre séjour chez Mowqua fut hospitalier à tous égards ; son nombreux personnel fut mis à notre disposition.

Maître et serviteurs furent attentifs à nous être agréables et nous pouvions circuler dans ce hong chinois entièrement comme si nous eussions été chez nous. Ces hong des hanistes étaient des cours bien fermées par des murailles auxquelles des toits étaient ajustés pour protéger les caisses de thé qui les remplissaient. Quelques pavillons interrompaient de temps en temps la monotone ligne de ces longues et hautes murailles, auxquelles étaient adossées des galeries qui permettaient de communiquer entre chacune de ces petites habitations. Les unes étaient destinées au maître, d'autres aux secrétaires, d'autres aux domestiques. Comme le maître avait bien d'autres habitations ; que son sérail était en d'autres lieux mille fois plus agréables, nous fûmes installés dans le logis du Seigneur et Maître, et nous nous établîmes là jusqu'à ce que les réparations de notre maison l'eussent rendue habitable de nouveau. Sans jouir des derniers degrés de la civilisation européenne, les Chinois lui avaient cependant emprunté les pompes à incendie, et les avaient utilisées très particulièrement en faveur de la maison que nous habitions. Quoiqu'elle ne fût pas très endommagée, il fallut cependant six à sept semaines pour la réparer et la rendre habitable.

En attendant, nous montions quelquefois sur une terrasse élevée d'où nous pouvions jouir de la vue générale de Canton ; l'incendie, évalué par les uns à douze cents maisons, par d'autres à un minimum de mille, laissait

une trace extrêmement remarquable par la rectitude de sa ligne, qui se dirigeait du sud au nord sans aucune oscillation à droite ou à gauche. De cette même terrasse, nous vîmes successivement trois à quatre fois de nouveaux incendies, les uns de vingt maisons, d'autres moins considérables, mais ayant toujours lieu pendant la nuit. Tous ces sinistres étaient l'œuvre d'incendiaires dont la capture finit par nous laisser plus tranquilles. Mon établi d'horloger, qui avait été sauvé avec mes outils, servait à m'occuper. Nous mangions à notre propre table; cependant un jour un souper à la chinoise auquel nous fûmes conviés, fut servi entièrement en notre honneur. Trente à quarante services parurent sur la table; les mets étant tous hâchés, nous n'avions que faire de couteaux. Nous nous servions à la chinoise de baguettes qu'il fallait faire jouer avec le pouce et l'index, et la difficulté de cet exercice nous empêchait tout naturellement de faire abus de la multitude des plats, qui n'étaient accompagnés d'aucun autre liquide que d'une liqueur de riz extrêmement forte, appelée *samsou*; elle était servie dans une soucoupe et se buvait à l'aide d'une petite cuillère de vermeil.

Après toute cette inondation de plats, nous ne fûmes pas quittes; les Chinois, comprenant la politesse d'une façon toute particulière, firent immédiatement suivre leur souper à la chinoise d'un autre souper à l'européenne. Le service fut immédiatement changé comme par enchantement, les fourchettes et les couteaux succédèrent aux baguettes, les verres à champagne, aux soucoupes en porcelaine de Nankin et aux cuillères de vermeil. Des plats de volailles distinguées parurent rapidement et malgré leur appétissant coup d'œil, nous jugeâmes convenable de nous abstenir et de rendre politesse pour politesse.

J'excepte cependant le champagne auquel il n'y avait pas moyen de résister, d'autant plus qu'il est le seul vin d'Europe que les Chinois boivent avec plaisir et qu'eux-mêmes mettaient de l'insistance à justifier leurs libations par les nôtres. Vers la fin du banquet un ménestrel fut introduit dans la salle. Une espèce de guitare fut posée sur une table, et là notre musicien glissa les doigts sur les cordes et en fit sortir des sons si aigus que j'étais tenté de porter mes mains sur mes oreilles. Du reste, nous fûmes enchantés de l'excellent accueil de nos hôtes et nous nous quittâmes avec force *chin-chin* (compliments).

Dès que notre maison fut en état d'être habitée, nous y retournâmes. Pendant quelques mois nous fûmes spectateurs de l'activité dont les Chinois peuvent être capables; les traces de l'incendie furent bientôt entièrement effacées et les perturbateurs de la tranquillité publique ayant un aliment de curiosité et peut-être de travail dans la construction des nouvelles rues, nous laissèrent en repos jusqu'en mai 1844. Ils prétendirent alors que la flèche placée sur le mât du pavillon américain tournait trop sa pointe contre la Chine, que c'était de mauvais augure et qu'il fallait l'enlever pour éviter de grands désastres; en conséquence, ils se réunissaient sur notre place et y faisaient un affreux vacarme. Lorsque des rassemblements se font à Canton, il n'est pas possible et là moins qu'ailleurs d'en prévoir les conséquences; aussi le consul anglais fit immédiatement avertir les autorités chinoises qui envoyèrent des soldats pour disperser la foule. Après beaucoup d'efforts, ils parvinrent à remplir leur mission, mais le lendemain, de nouveaux rassemblements s'étant formés, la même intervention fut appelée et divers combats qui eurent lieu entre les soldats et la populace laissèrent la victoire longtemps indécise. De nos

maisons, nous entendions leurs horribles cris, et l'inaction où nous retenait notre position nous laissait tout le temps d'entrevoir les plus cruels traitements et l'avenir le plus incertain. Heureusement encore, la troupe armée finit par expulser la populace, et dès le lendemain, nos portes de communication avec la ville furent gardées et quelques centaines de soldats chinois vinrent stationner sur notre place; mais eux-mêmes furent à leur tour délogés par les inondations de la rivière, qui se produisaient régulièrement à une certaine époque depuis qu'on avait fait un barrage pour empêcher aux grands navires d'aborder à Canton. L'eau montait alors de quelques pieds; notre place et nos factoreries étaient complètement inondées, et quand nous voulions faire une course, il fallait entrer en bateau en sortant de la maison. L'eau cependant ne stationnait qu'une partie de la journée, le reflux la faisait disparaître, mais pour faire place aux mécontents qui reparaissaient toujours en poussant d'épouvantables hurlements. Ils se livraient alors à tout le vandalisme imaginable, ils brisaient le pauvre mât qui avait supporté la flèche, la palissade, les arbres du jardin des étrangers et ne disparaissaient qu'avec le flux qui les chassait en nous envoyant chaque jour quelques pieds d'eau. Nous continuâmes à être ainsi assaillis plusieurs jours de suite, et les autorités chinoises étant incapables de nous protéger convenablement, nous comprîmes alors que les gouvernants n'étaient point maîtres de leurs gouvernés. Ces émeutes pouvaient prendre des proportions immenses et détruire tout notre avenir. Il fallut donc songer aux moyens de nous protéger nous-mêmes, et des soldats américains qui étaient alors dans nos eaux, furent appelés pour veiller à notre tranquillité.

Les réflexions suivantes de M. de Challaye me parais-

sent fort justes et sont essentiellement applicables au cas présent :

« La discipline, âme de toute organisation militaire parmi les nations de l'Occident, se traduit en Chine plutôt par une condescendance tumultueuse à la voix d'un chef de bande, que par l'exécution ponctuelle des ordres stricts et sévères d'un supérieur.

« Cette absence d'une discipline régulière dans les corps armés a pour conséquence nécessaire, de maintenir un esprit d'indocilité rétive et d'irrévérence très prononcée envers les chefs civils, de la part de tous les attroupe-ments de la populace.

« Les habitants de Canton se font surtout remarquer par ce trait caractéristique de toute multitude chinoise.

« Maintes fois des résidents européens de cette ville ont été exposés aux avanies de la canaille, ameutée par les instigations des autorités elles-mêmes, qui, ayant fait naître le désordre, se trouvaient le plus souvent dans l'impossibilité complète de le réprimer.

« La plupart des révoltes intérieures et des agressions des pirates sur les côtes, n'ont été apaisées qu'à force de promesses et au moyen de transactions intervenues avec les chefs de bandes, qui souvent se sont vus, de cette manière, élevés à des dignités importantes de l'Empire.

« Aussi longtemps que le peuple, façonné par l'éducation au respect filial et à la confiance aveugle dans la supériorité des lumières de ses chefs, pourra conserver ses illusions, le faible organisme de l'immense empire céleste traversera encore bien des orages.

« Mais à partir du moment où l'influence des nouvelles idées et des relations plus actives avec les Européens jettera des doutes profonds sur la haute sagesse des gou-

vernants, les bases de cet organisme seront violemment ébranlées.

« La dernière expédition anglaise a fortement contribué à préparer ce résultat, dont la conséquence nécessaire sera de forcer le gouvernement chinois à chercher le lien puissant de l'obéissance des masses, dans l'adoption de la science, de la tactique et de la discipline militaire des peuples de l'Occident (1). »

(1) L'auteur de ces remarques, qui avait été consul en Chine, et l'un de mes compagnons à la pagode, avait quitté ce pays quelque temps après cette aventure pour remplir les fonctions d'un autre consulat, à Smyrne, je crois ; je ne l'ai jamais revu, et j'ai appris qu'après avoir perdu à Paris sa femme, morte du choléra, il s'en retournait à son poste, lorsque chemin faisant, il prit la même maladie, dont il mourut.



XII.

Résolution.

D'après le traité supplémentaire avec les Anglais, publié en octobre 1843, on a pu voir que le séjour dans les nouvelles places était acquis non-seulement à la nation anglaise, mais à tous les sujets et citoyens d'autres nations qui jusqu'alors avaient fait du commerce à Canton. Notre présence à Canton assurait donc pour l'avenir les portes ouvertes à la nation suisse, comme aussi d'autres peuples obtenaient également ce privilège par la même raison. Néanmoins, la garantie que ce traité donnait à ce sujet ne suffit pas à diverses nations ; les Etats-Unis d'Amérique demandèrent et obtinrent un traité particulier qui fut signé par l'Empereur le 3 juillet 1844. Dans celui-ci, comme dans celui des Anglais, un article spécial abandonna à la rigueur des lois chinoises tous ceux qui se livreraient à la contrebande de l'opium ou d'autres articles.

La France ne négligea pas non plus l'occasion d'assurer des facilités à ses ressortissants. Le comte de Rattimenton entama des négociations, et l'ambassade de M. de Lagrénée arriva pour les terminer. Les Français, gratifiés du titre de *faquie* ou d'amis par les Chinois, fraternisèrent beaucoup avec eux à cette occasion. Le commissaire impérial Kiyong, qui avait travaillé à Macao au traité avec la France, fut reconduit à Canton par l'*Archimède*, l'unique steamer de cette nation qui eût jusqu'alors doublé le cap de Bonne-Espérance, et qui devait reconduire M. le marquis de Ferrière, premier secrétaire et porteur du traité.

Après avoir terminé son traité, l'ambassade française vint faire une station à Canton, et M. Alphonse Marey-Monge, mon second compagnon de la pagode, qui avait aussi été nommé secrétaire, nous fit l'honneur de nous demander l'hospitalité pour lui et son ami M. de la Haute.

Ce fut pendant leur séjour chez nous que mon docteur, venant me voir, me déclara pour la seconde ou troisième fois que si je persistais à rester en Chine plus longtemps, ce serait faire le sacrifice de ma vie, et que je serais mort avant six mois. Une dyssenterie lente me conduisait insensiblement à un affaiblissement général ; il fallait lutter par un moyen énergique, et le seul à la connaissance de mon docteur était de faire le plus long voyage sur mer possible. Il me défendait le retour par le nord de l'Afrique, que je souhaitais bien vivement de faire, parce qu'il trouvait cette voie trop courte, et que le mode de voyager, variant trop souvent, dérangerait le repos absolu dont j'avais besoin.

Dans les premiers moments, je luttais encore contre cette nécessité qui venait ainsi se présenter pour briser

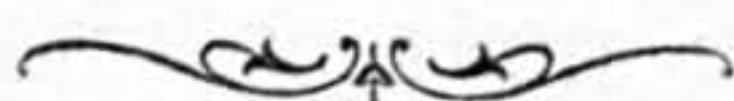
ma carrière ; n'aurait-il pas été juste qu'après avoir traversé si péniblement les tristes événements dans lesquels nous avons été si souvent acteurs, nous eussions enfin pu jouir d'un peu de repos ?

N'avais-je point contracté des affections et des habitudes avec lesquelles il serait difficile de rompre ? Ne vaudrait-il point mieux vaincre ou mourir en restant que de partir sans certitude de guérison ? Telles étaient mes premières réflexions ; mais ensuite je sentais combien mon cœur était à mon pays et à ma famille, et il bondit de joie au moment où, cessant de lutter, je résolus de suivre les prescriptions du docteur. N'y avait-il pas bientôt sept ans que j'avais quitté la Suisse, que je n'avais revu la neige, que je ne m'étais glissé sur la glace, que je n'avais gravi une montagne, que je n'avais entendu le son des cloches de mon village, que je n'avais vu ma rivière et tous ceux qui avaient partagé mes jeux de l'enfance sur ses rives ? Oui, mon cœur criait : A toi ma famille ! A toi ma patrie ! Mon Dieu, permets que je vous revoie tous encore ! Que les dangers d'un long voyage en aussi tardive saison ne me soient point funestes et que si ma fin doit être prématurée, ce soit après avoir revu tout ce qui m'est cher.

Mes vœux ont été exaucés au-delà de mon espérance ; les plus frais de ces souvenirs maintenant terminés ont bientôt vingt-deux ans ; je les dédie à mes concitoyens avec l'espérance qu'ils y trouveront quelque intérêt et qu'en tous cas ils les accepteront avec indulgence.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



I. Projet de voyage	7
II. Souvenirs de Londres	10
III. Cent-cinquante jours de voyage sur mer	16
IV. Station à Macao. Arrivée à Canton	34
V. Factoreries. Commerce	41
VI. Blocus	59
VII. Préparatifs de guerre	72
VIII. Hostilités	84
IX. Aventure près d'une pagode	94
X. Expédition militaire à Nankin	113
XI. Un incendie de grande ville	123
XII. Résolution	133



